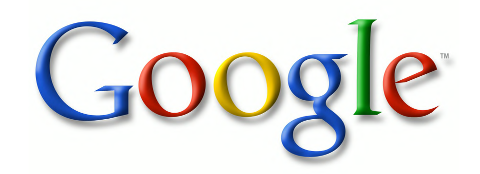
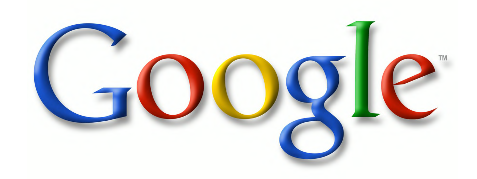
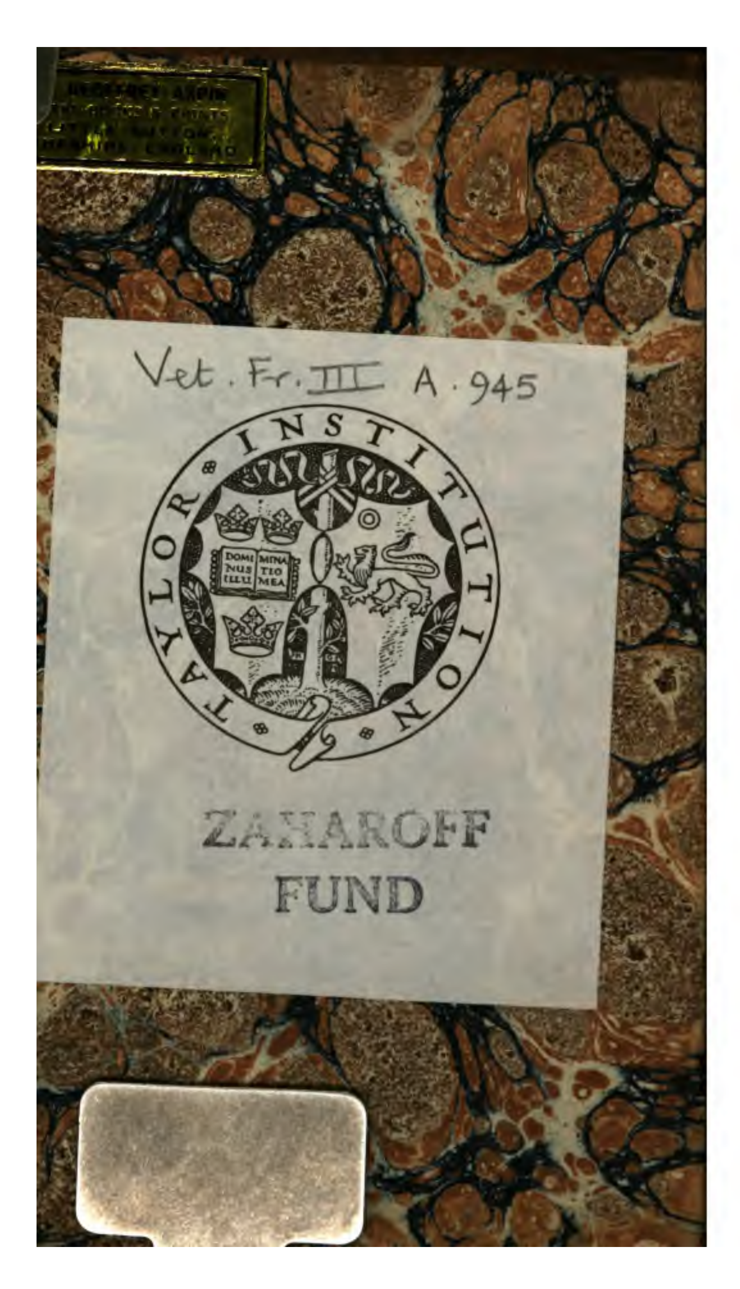




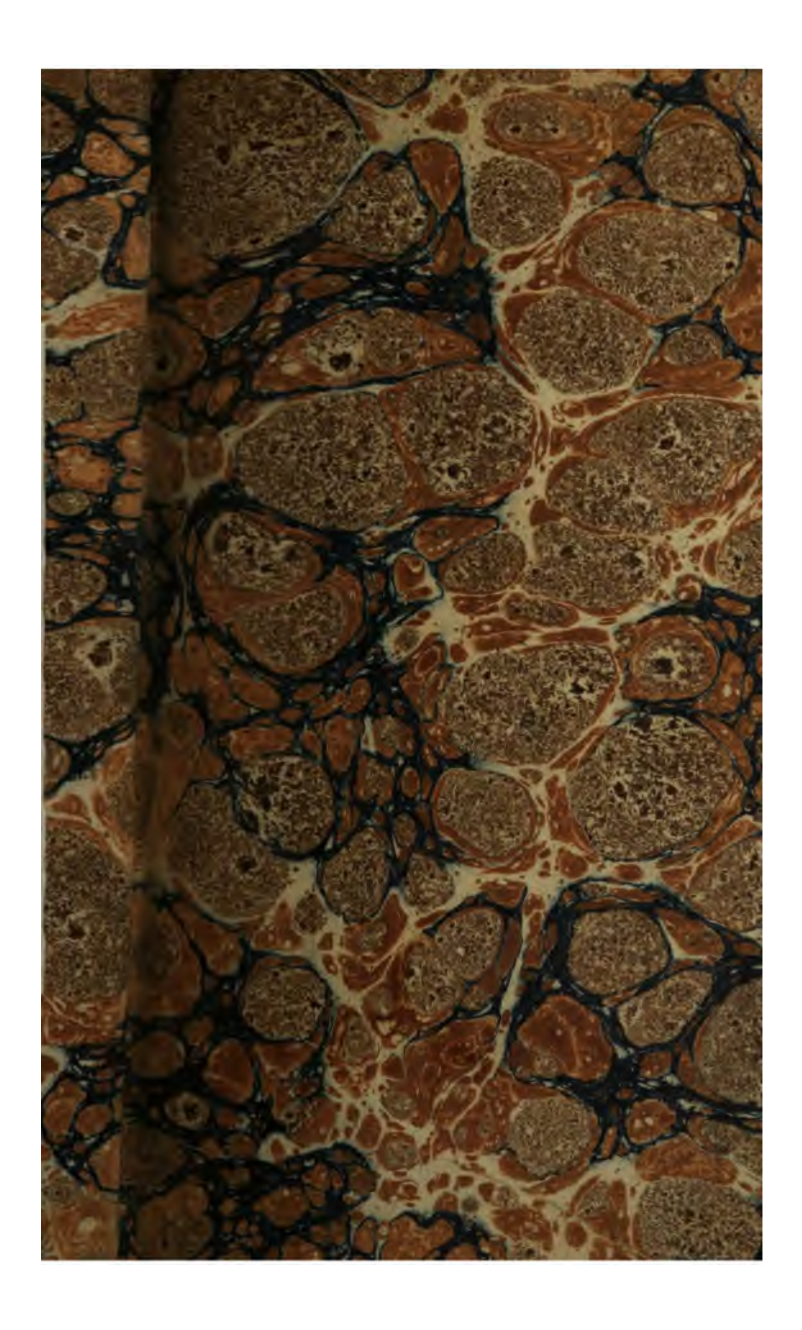



Vet. Fr. III A. 945
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF
FUND





Vet. Fr. III A. 945
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
ZAHAROFF
FUND



6 vols –
Complete.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MILLEVOYE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.



Deveria del.t Alfred Johannot sc.

CH. MILLEVOYE.

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.

…ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER,
BYRON, CAMPENON,
ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.

CH. MILLEVOYE.

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE MILLEVOYE,
DÉDIÉES AU ROI,

ET ORNÉES D'UN BEAU PORTRAIT ET DE SIX VIGNETTES.

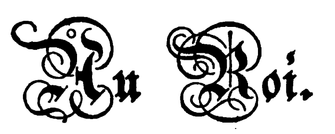
TOME I.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, CAMPENON,
ET DES CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 MAY 1974
OF OXFORD
LIBRARY



Au Roi.

Sire,

Votre Majesté a daigné agréer la dédicace des Œuvres de Millevoye, *et donner ainsi à son héritage poétique la double consécration du goût qui juge le talent et du pouvoir qui le protége. La faveur éclatante*

que Votre Majesté accorde à sa mémoire était le plus doux de ses voeux ; c'est un nouveau bienfait dont elle honore son tombeau.

Je suis avec respect,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très-Humble, très-Soumis et très-Fidèle Serviteur et Sujet,

Ladvocat.

NOTICE

SUR

MILLEVOYE.

NOTICE

SUR

MILLEVOYE.

Ah jeune infortuné, digne d'un meilleur sort,
Hâte-toi, le temps fuit, achève ton ouvrage!
Si le destin sévère épargne ton jeune âge,
Tu seras Raphaël!

(*L'Imagination*, Chant V.)

Ces beaux vers de Delille se retracent involontairement à ma mémoire au nom de l'aimable poète, moissonné dans sa fleur, qui a laissé de si doux souvenirs et des regrets si amers. L'infortuné Millevoye semble, en effet,

s'être hâté de donner des gages à la gloire, comme averti par un secret pressentiment du petit nombre de jours que le ciel lui tenait en réserve. Quel brillant essor! quels honneurs lui étaient promis! que n'eût-il point osé avec un talent si flexible et une si noble ardeur! Ah! du moins, s'il n'a pu vaincre sa destinée, il a triomphé de l'oubli. Les productions de sa jeunesse, pleines de fraîcheur et d'éclat, ornent sa tombe, et doivent à sa fin prématurée un intérêt plus touchant.

Il est rare que le poète fait pour s'illustrer ne rencontre, dès ses premiers pas, des obstacles qui lui servent quelquefois d'aiguillon, mais qui, le plus souvent, interrompent sa marche et la

ralentissent. Je n'ai point à peindre ces contrariétés : à de courts intervalles près, la vie rapide dont je vais tracer l'esquisse a été uniquement consacrée au culte des Muses.

Charles-Hubert Millevoye est né à Abbeville, le 24 décembre 1782, de Charles-Antoine Millevoye, négociant, et de Marie-Anne Hubert. Fils unique, et d'un tempérament faible et délicat, il a été élevé avec une inquiète vigilance. Son père, homme simple et bon; sa mère, pleine d'esprit naturel, de raison et d'aménité; un frère et trois sœurs de son père, composaient une famille patriarcale, réunie sous le même toit, et occupée tout entière de ce frêle rejeton, sa douce espérance. La plus

jeune tante l'avait, pour ainsi dire, adopté, et il croissait sous sa tutelle au milieu des plus tendres soins[1]. L'esprit vif et ouvert, il montrait des dispositions et une curiosité au-dessus de son âge. Son oncle devint son premier instituteur. Dès qu'il sut lire et écrire, ce sage guide le mit dans une école pour commencer l'étude du latin. C'est là, c'est parmi les ronces et les épines

1. Cette tante lui fit un entier abandon de sa fortune, lorsqu'il eut atteint l'âge où les passions exercent un si dangereux empire. Sa confiance ne fut pas trompée. Elle reçut de Millevoye, jusqu'à la fin de sa longue carrière, tous les témoignages et tous les soins de la plus tendre et de la plus vive reconnaissance.

du rudiment que s'est révélé son penchant pour la poésie. A mesure qu'il se familiarisait avec des règles arides et sèches, il s'efforçait de débrouiller quelques idées confuses; il se créait, comme au hasard, un langage figuré, soumis à un certain rhythme. Ses petites compositions, fleurs précoces, nées d'elles-mêmes, s'étaient multipliées sans nuire à ses véritables progrès. Il fut envoyé au collége dans des jours de violence et d'anarchie, au moment où s'ébranlait l'édifice social, et à la veille d'un entier bouleversement. Il doit au zèle éclairé de deux hommes[1]

1. C'est vers la fin de 1791 que le jeune Millevoye fut présenté par son père à M. Bardoux,

dont les noms méritent d'être conser-vés, d'avoir pu développer un talent

---

élève de l'ancienne maison de Saint-Barbe et savant helléniste, récemment nommé professeur au collége d'Abbeville. « Ce poëte enfant (je « laisse parler l'estimable professeur lui-même « de qui je tiens ces détails), ce poëte enfant « tira de son portefeuille quelques petites fables « en vers français de sa composition, qui me « causèrent autant de plaisir que de surprise. « J'exprimai l'un et l'autre à M. Millevoye, qui « me chargea dès-lors de l'instruction de son fils. « Je ne négligeai rien pour cultiver des disposi- « tions aussi rares. Feu M. Collenot fils, insti- « tuteur habile, homme de beaucoup d'imagi- « nation et plein de goût pour la littérature « française, devenu mon collègue, dans le cou- « rant de 1792, unit ses efforts aux miens. A la « destruction du collége, en 1794, nous lui con-

menacé de périr dans son germe, au milieu des ruines de tous les asiles de l'étude.

Il perdit son père à l'âge de treize

« tinuâmes nos soins, ainsi qu'à deux ou trois « de ses condisciples. Nous les réunissions sou- « vent, et nous nous proposions des sujets que « je traitais en vers latins, et que ces messieurs « traitaient en vers français. Ce fut dans une de « ces réunions que M. Collenot, transporté des « traits d'imagination de notre jeune auteur, se « leva brusquement et s'écria avec une espèce « d'enthousiasme prophétique : *Oui, vous serez* « *un jour un Delille.* »

« Lorsque Millevoye eut quitté Abbeville, il « n'y revenait jamais sans aller voir *son ancien* « *maître;* c'est ainsi qu'il m'appelait, et il me re- « tenait toujours d'une année à l'autre pour nous « occuper d'Anacréon et d'Homère. »

ans; sa douleur fut vive; elle respire dans le touchant *anniversaire* qui orne le recueil de ses élégies. Il sut la renfermer, faible enfant, pour consoler sa mère, et lui tenir un langage d'homme.

La mort de Louis XVI avait fait sur son jeune cœur une impression profonde; elle lui inspira, sous le règne de la terreur, un chant lugubre. Son oncle, sa mère, ses tantes l'environnent pour l'écouter; tout le monde fond en larmes. Cependant les visages se troublent, un cri s'élève : *Tu nous perds, il n'est pas temps;* il pâlit, s'élance dans les bras de sa mère, et jette ses vers au feu.

Ces traits annoncent son caractère. Adoré de sa famille, eh! comment ne

l'eût-il pas été? il obtint avec peine de venir à Paris perfectionner ses études. La mère des sciences et des lettres, l'université des Rollin et des Lebeau, n'existait plus; mais quelques hommes, nourris de son lait, en perpétuaient le souvenir dans les nouveaux établissements d'instruction, et mettaient leur gloire à entretenir le feu sacré. Il suivit en 1798 un cours de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations; il y fit briller ce sentiment prompt et cette conception vive dont il avait donné d'irrécusables témoignages. Que son âge, trop tendre, ne lui a-t-il permis de fréquenter cette école dès l'année précédente, et d'assister aux leçons du traducteur illustre de Pope, de M. de

Fontanes! Quelle heureuse influence n'auraient point exercée, sur un si beau naturel, l'esprit juste et le goût exquis du profond littérateur, du grand poète, de l'orateur éloquent qui a conservé presque seul, au milieu du faux éclat, de la pompe et des rafinements du style, l'élégante simplicité, la noblesse, la grace et la pureté des classiques du dix-septième siècle[1]! Si les conseils et les

---

1. L'écrivain supérieur dont je me plais à honorer la mémoire, n'eut pas seulement un beau talent, il eut un beau cararctère. Le souvenir des services qu'il a rendus à l'instruction sous un gouvernement ombrageux et tyrannique n'est point effacé. Sa noble résistance, ses conseils généreux, ses réponses hardies au chef du

inspirations d'un tel maître lui ont manqué, il a rencontré du moins un professeur dont le zèle a répondu au sien, qui l'a distingué, encouragé, qui l'a aimé comme un père aime son fils.

Florian est l'écrivain que Millevoye admirait le plus à cette époque. Il savait par cœur ses jolies fables et la touchante églogue de Ruth; il ne voyait rien au-dessus d'*Estelle* et de *Galatée*. Les images naïves et les traits délicats

---

gouvernement, rachètent les louanges que sa vive éloquence lui a prodiguées. Le cœur éminemment français, il a béni le retour de l'auguste dynastie qu'il avait honorée dans ses revers, au milieu des prospérités et des insultes de la victoire.

répandus dans ces ouvrages se trouvaient en harmonie avec les sentiments doux et affectueux qui germaient déja au fond de son cœur, et qui devaient, sous des couleurs plus vives, donner un jour tant de charme à ses propres compositions. Une si haute estime se renferma peu à peu dans de justes bornes; et un commerce plus intime avec les grands modèles apprit au jeune poète à réserver ce culte de l'enthousiasme pour les véritables *dieux du Parnasse.*

Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
(La Fontaine.)

Le cercle de ses travaux classiques parcouru, il sourit à l'idée de trouver dans les études du barreau l'applica-

tion des belles théories qui l'avaient charmé dans l'orateur romain, et de se placer un jour avec gloire parmi les défenseurs de l'innocence; mais ses brillantes facultés mêmes firent échouer ce noble dessein. Son imagination rêveuse ne put se fixer sur d'arides formules. Accoutumé, pour ainsi dire, dès le berceau, au langage harmonieux des Muses, il fut promptement dégoûté du style barbare de la chicane. Il crut voir un refuge dans la librairie, profession mixte qui avait permis à Gessner de continuer son chant pastoral. Il consacra trois années à ce nouvel apprentissage[1], donnant à la poésie tout le

1. Il écrivait à son ami, M. de Poilly : « Mes

temps qu'il pouvait dérober à des détails fastidieux, et se plaignant toujours de n'en pas donner assez. Il rompit enfin toute espèce d'entrave; et, livré

« occupations ne me déplaisent pas; elles ont « cela d'avantageux, qu'elles laissent presque « toujours l'esprit libre; et tout en travaillant, « on a encore (ce qui n'est pas peu de chose) la « faculté de rêver si on veut, de faire des vers « si on peut. Un autre avantage qui n'est pas à « dédaigner, c'est celui de pouvoir trouver au- « tour de soi tous les livres imaginables, depuis « le cèdre jusqu'à l'hysope, etc., etc. »

Il demeurait chez un libraire qui avait un goût moins vif pour la lecture, et qui, le trouvant un jour occupé à feuilleter des livres, au lieu de les emballer, prit un air grave, et l'interdit par ce singulier horoscope : *Vous lisez; vous ne serez jamais libraire.*

sans partage à ses goûts chéris, il composa successivement plusieurs petits poèmes qui furent recherchés et lus avec un vif intérêt. Un premier recueil, publié en 1801, avait joui de la même faveur. Ses nombreux triomphes dans les luttes académiques consacrèrent, en quelque sorte, sa réputation naissante : « Doué d'un sens droit, d'un « goût pur et d'une oreille délicate, il « développe un vrai talent dans un âge « où d'heureuses dispositions seraient « déja dignes de louange. » Ainsi s'exprime l'auteur du *Tableau de la littérature française depuis* 1789, à l'occasion de ses deux premiers ouvrages couronnés, *l'Indépendance de l'homme de lettres*, et *le Voyageur*. Dans ce der-

Le poème qu'il a consacré au saint évêque de Marseille, rempli de pensées graves, de sentiments religieux et de tableaux énergiques, fut désigné, par le juri de l'Institut, pour l'un des prix décennaux; et lorsque le magnanime Rotrou et l'intrépide Goffin le ramenèrent dans la lice où, deux années de suite, il s'était si glorieusement signalé, deux années de suite encore il y cueillit des palmes nouvelles.

Tant de fois triomphant, devenu l'objet d'une attention flatteuse, il resta simple, modeste et laborieux.

Des éditions multipliées de ses premiers ouvrages, corrigés avec soin d'édition en édition; la traduction en vers des *Églogues* de Virgile, *Charle-*

magne à Pavie, trois livres d'élégies; des essais de traduction en vers de quelques chants de l'*Iliade*, *Alfred*, quelques poèmes d'une moindre étendue, tels qu'*Emma* et *Éginard*, et la *Rançon d'Égill*, etc., publiés dans un laps de temps peu considérable, attestent sa docilité aux conseils de la critique, la sévérité de son goût, l'activité de son esprit, et la souplesse de son talent.

Impatient de réaliser ses conceptions, son premier jet était rapide; mais, le plus souvent, il portait l'empreinte d'un travail précipité; il fallait retoucher, refondre : sa prodigieuse facilité lui faisait un jeu de ce qui effarouche les esprits lents, et devient pour eux

une espèce de torture. Tous ceux qui ont tenté de dessiner Charlemagne dans ses grandes proportions ont échoué; il n'a voulu que saisir quelques traits de sa physionomie, et il a réussi: mais, pour donner à son poème sa forme actuelle, il l'a remanié trois fois en entier, il en a resserré le cadre, il l'a étendu, resserré de nouveau avec un courage et une célérité sans exemple.

Ce qui le distingue comme écrivain, c'est une grande sagesse de composition, un heureux choix, un fond d'idées justes, mêlées d'idées ingénieuses; un style pur, élégant, noble, harmonieux, quelquefois plein de verve et d'éclat[1].

---

1. Je ne puis me refuser au plaisir d'appuyer

Sa phrase poétique est nette, ses tours n'ont rien de forcé, ses inversions rien

---

ce dernier éloge, du passage suivant tiré du *Voyageur*, que j'ai entendu citer avec enthousiasme par M. Victorin Fabre, et qui est sans contredit un des beaux morceaux de la langue.

L'Angleterre avait dit : « Quel mortel le premier
« Entre deux Océans se frayant un sentier,
« Osera soulever cette barrière antique
« Qui repousse du nord les flots dé l'Atlantique? »
Tsut se tait.... Cook, lui seul, sent son cœur palpiter.
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
« Des vaisseaux, et je pars. » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine,
Que déja le héros, debout sur les rochers,
Accuse impatient la lenteur des nochers.
Il part. Les jours ont fui ; Cook a revu les îles
Dont il fertilisa les rivages stériles.
Ces lieux à son aspect semblent se réjouir, etc.

J'ai parlé du tendre souvenir que M. Victorin

de brusque. A cette parfaite intelligence de l'art, il joint une sensibilité vive,

---

Fabre conserve à Millevoye, et de l'intérêt qu'il prend à sa gloire. Voici quelques fragments d'une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, et qui a été écrite au courant de la plume. Il y a peu d'exemples d'un hommage plus pur, d'une admiration plus vraie, d'un plus noble et plus touchant abandon. C'est ainsi qu'il est beau de cultiver les lettres : « Je n'avais point « encore vu imprimé le dernier de ses poèmes, « *Alfred*, lorsqu'étant à Nismes, en 1818, j'al- « lai le demander au libraire. A l'ouverture du « livre je tombai par hasard sur une note où le « premier mot qui s'offrit à mon œil fut mon « nom. Je voulus en vain cacher l'émotion qui « s'emparait de moi. Il m'avait semblé l'entendre « m'adresser le dernier adieu que je n'avais pu « recueillir de sa bouche. Cette triste illusion se

beaucoup de grace et d'abandon. Quelle mère a lu sans émotion ce poëme en-

---

« reproduisit, par intervalles, à la lecture du « poème : comme je l'avais entendu en 1813, « et deux fois encore l'année suivante, les sons « de sa voix, les inflexions qu'il avait données « à ses vers, me revenaient à l'oreille en les li- « sant. Je voulus voir comment sa perte, si « grande pour la littérature actuelle, avait été « annoncée. Je trouvai dans quelques journaux, « non pas de la malveillance, c'eût été trop « odieux, mais, au contraire, une bienveillance « qui me fit de la peine. Négligeant comme « d'heureux essais les *discours en vers* dont quel- « ques-uns sont au nombre des ouvrages remar- « quables de la langue ; méconnaissant, ou, ce « qui est bien pis, rapetissant le mérite parfois « éminent des poèmes, où se rencontrent des dé- « tails pleins de charme, ce qui veut dire admi-

chanteur, ouvrage de sa première jeunesse, qui offre un tableau si animé

« rables, faits pour enchanter les oreilles et les « imaginations délicates, on s'arrêtait de pré« férence sur cette partie de ses œuvres qu'il a « donnée sous le titre de *huitains et dixains*... « Il me parut qu'avec les meilleures intentions « du monde, on en faisait un poète à la façon « de gentil Bernard, qui, parmi tant de vers « bien faits, n'a pas dix vers d'un poète. Il faut « sans doute attacher une bien légère impor« tance à ces arrêts de chaque jour que l'oubli « infirme le lendemain. Mais, dès les premiers « succès de Millevoye, il y a eu, même chez de « bons esprits, je ne sais quelle disposition à « louer, dans son talent, des agréments plus vul« gaires, aux dépens de ce qu'il y avait dans ce « beau, aimable et noble talent, de véritable « grandeur et de graces; de ces graces distin-

des inquiétudes et des délices de l'amour maternel? Faut-il s'étonner de voir sa muse triompher dans l'élégie? Tibulle, Properce, Parny, modèles du genre; Bertin, leur vif et brillant émule, sont les peintres éloquents d'une passion unique qui a rempli leur vie entière. Il rend seul, avec un charme inexprimable, tous les nobles mouvements du cœur, ses plus saintes affections; tout ce qu'il renferme de plus délicat, de plus tendre et de plus touchant. Vauvenargues, après avoir loué l'épître aux mânes de Génonville, et celle sur la mort de mademoiselle Le-

« guées qui sont encore, dans l'art d'écrire, des « grandeurs, etc., etc. »

couvreur, par Voltaire, ajoute : « J'es-
« time mieux deux petites pièces faites
« de génie comme celles-ci, et qui ne
« respirent que la passion, que beau-
« coup d'assez longs poèmes. » J'en dis autant de *la Chute des feuilles*, du *Bois détruit*, du *Poète mourant*, morceaux achevés, empreints d'une mélancolie douce à la fois et profonde.

Le dernier livre de ses Élégies est consacré à l'élégie antique. *C'est le combat d'Hésiode et d'Homère ; Danaé ; Homère mendiant; les adieux d'Hélène.* Le choix des sujets annonce le ton et la couleur des vers. Comme les fragments du malheureux André Chénier, si vivement caractérisés par une plume célèbre, *ils semblent être échappés à*

un poète grec, tant ils sont pleins du goût de l'antiquité.

Jamais la poésie de Millevoye ne s'est élevée aussi haut, jamais elle n'a été aussi souple, aussi variée, que dans la traduction de quelques chants de l'*Iliade.* Cette poésie, si tendre, a vainement essayé de reproduire la douceur des *Églogues* de Virgile. Rien ne lui échappe dans Homère, ni la grace, ni la force. Ferme et hardie, touchante et mélodieuse, elle se prête à la fierté et aux emportements d'Achille, comme à la douleur et aux supplications de Priam. Ces précieuses ébauches, qui attendaient un second travail, *ces études sur un grand modèle*, pour parler le langage de l'auteur, donnaient l'espé-

rance, hélas! si cruellement trompée, de voir enfin ce génie simple et sublime trouver parmi nous un digne interprète.

Le premier chant, dont il n'avait publié qu'un fragment, est imprimé en entier dans cette édition, ainsi que le troisième, qui est totalement nouveau. Il règne beaucoup de variété et d'intérêt dans les autres morceaux inédits qu'elle renferme. Quelques nouvelles élégies, un discours sur ce genre de composition, la tragédie de *Corésus*, celles de *Conradin*, d'*Ugolin*, un chant et un épisode considérable d'un poëme en douze chants, dont Clovis est le héros, une imitation en vers des dialogues des morts de Lucien, six dia-

logues des morts de son invention, voilà ce qui compose ce legs sacré. Le lecteur doit le recueillir avec un religieux attendrissement. L'infortuné que la mort a interrompu au milieu de ses nobles travaux, est absous des traces de faiblesse ou de négligence que l'œil du critique pourrait apercevoir dans des ouvrages restés imparfaits[1].

J'ai omis de parler d'un petit nombre d'épigrammes, agréablement tournées, mais dont le sel n'a rien d'âcre et de

---

1. Quelle douloureuse application de ce passage de *la mort de Rotrou!*

> Tant de travaux heureux qu'espérait l'avenir,
> *Tant d'écrits imparfaits*, d'esquisses animées,
> Qu'en sublimes tableaux le temps eût transformées.

mordant. La légère malice du poète ne dément point le témoignage qu'il s'est rendu à lui-même dans les vers suivants :

Je n'ai point, profanant l'art divin du poète,
Des Aretins du jour emprunté la palette ;
De mes tableaux jamais l'impure nudité
Ne peut effaroucher l'innocente beauté ;
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin de la rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur ;
Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.

Il doit à cette pudeur de langage et à cette bonté de cœur ce que ses ouvrages ont de plus aimable et de plus attachant. Passionné pour la gloire, mais supérieur à l'envie, il louait ses émules avec joie. Tous ses sentiments

étaient purs, toutes ses inclinations généreuses. Élevé dans le sein des orages et des tempêtes, entouré d'hommes inquiets et turbulents, il est resté comme étranger aux idées subversives de la révolution. La liberté, objet de ses vœux, était la compagne du repos et des muses; il demandait, comme Delille, qu'on le laissât

Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.

L'éclat d'une fortune extraordinaire, les pompes de la victoire ont pu l'éblouir; il a pu célébrer dans son aveuglement le destructeur de tout repos et de toute liberté; mais il a conservé je ne sais quoi de digne dans la louange, et, le voile de l'illusion tombé, lorsque

le pouvoir l'a invité à de nouveaux chants, il s'est honoré par un refus[1].

D'une extrême vivacité de caractère, et, en même temps, d'une extrême douceur, il avait des saillies d'impatience et d'humeur dont il se hâtait d'effacer l'impression par ses caresses, lorsqu'il craignait d'avoir offensé. Les plus légers services le trouvaient reconnaissant, et son respect pour les cheveux blancs rappelait les beaux

1. Au commencement de la dernière campagne de Russie, écrit un de ses amis intimes, il reçut devant moi une lettre par laquelle on l'invitait à célébrer cette téméraire expédition : « Non, dit-il ; je n'ai que trop chanté cet homme, que je connaissais si peu ! » L'ouvrage commandé ne fut point fait.

exemples de l'antiquité. Un trait de sa première jeunesse peut donner une idée de son dévouement à ses amis. L'un d'eux, dans un besoin urgent, n'hésite pas de recourir à sa bourse; elle était vide : une bibliothèque d'une centaine de volumes composait tout son trésor; il court emprunter sur ce gage, lutte long-temps pour le faire accepter, triomphe, obtient quelque argent, et revient, l'œil étincelant de joie, répondre à la confiance de son ami. J'ai parlé de son trouble momentané pour des causes légères; des revers graves, la perte d'une partie de sa fortune, celle d'une pension de six mille francs, l'ont frappé sans l'émouvoir. Quoique de mœurs simples, il aimait



l'élégance, un certain luxe, et, par un singulier contraste, il n'attachait aucun prix à l'argent, il le voyait fuir, lui manquer, avec l'insouciance du bon La Fontaine. Jamais le soin de ses affaires n'a pu ralentir un instant son ardeur pour le travail, ou lui dérober une heure de sommeil.

La vie dissipée, les amusemens d'un monde où sa réputation, moins encore que l'aménité de ses mœurs et l'agrément de son commerce, le faisait rechercher, prenaient davantage sur son temps et sur son repos; ils nuisaient à sa santé même. Il eut la sagesse de rompre le talisman et de s'éloigner de la nouvelle Athènes, pour aller chercher le calme et la méditation aux

lieux chers à son enfance, où l'appelait la voix maternelle, et que peuplaient de si doux souvenirs. C'est alors que, livré tout entier à l'étude, il a puisé incessamment aux sources intarissables du vrai et du beau; qu'à l'exemple d'Horace, de Boileau, de Delille, il s'est réfugié souvent dans des retraites champêtres pour relire ces anciens d'une si admirable, d'une si riche simplicité, dont le génie est de tous les âges, et dont les graces ne sauraient vieillir.

Heureux de la présence de sa mère [1],

---

1. Je ne fais guère que transcrire ici les expressions mêmes de Millevoye, dans la lettre qu'il m'écrivit à l'époque de son mariage. « Je

heureux de son loisir, de son indépendance, de ses travaux, de ses projets, il voulut mettre le comble à sa félicité en se donnant une compagne selon son cœur. Il épousa, en 1813, mademoiselle Delastre de la Molière; douce union,

---

« possède la vraie fortune : des loisirs, de l'in-« dépendance, une excellente mère, une femme « aimable, et sensible et un parfait ami. *Hœc erat « in votis.* » J'avais reçu précédemment une autre lettre où sa tendresse filiale se peint d'une manière admirable : « Ma mère jouit d'une santé « excellente qui semble s'affermir avec l'âge; « mais cet âge qui s'avance m'avertit de ne rien « perdre des délais qu'il accorde. Mes parents « vivront plus long-temps pour moi, si je les « quitte moins; or, le temps que je leur donne « est tout à mon profit. »

que le ciel semblait bénir, et qui devait durer si peu!

Il n'avait encore considéré l'avenir que comme poète, au milieu des illusions de l'espérance et des rêves de la gloire; il commença à l'envisager d'un œil inquiet, devenu époux et père. Une impression de tristesse se mêlait à sa joie. Hélas! il formait de vastes plans d'éducation pour son fils au berceau, et déja il s'inclinait vers la tombe. L'état douloureux de sa poitrine, des atteintes invétérées, prenaient de jour en jour un caractère plus alarmant. Les soins les plus tendres lui étaient vainement prodigués; il sentait ses forces s'affaiblir; son ame seule restait active. Il opposait aux souffrances et

au dépérissement du corps l'exercice continuel de la pensée. Son imagination, qui avait perdu sa fraîcheur, semblait en se décolorant devenir plus féconde. Renfermé, durant six mois, pour triompher plus aisément du mal qui le consumait, il ne laissa pas s'écouler un jour sans sacrifier aux muses. Il fit éclater la même ardeur dans son dernier voyage à Paris. A Neuilly, où il séjourna environ six semaines, il ne cessa de revoir ses ouvrages, et de tirer de sa lyre quelques nouveaux sons. C'est là que, huit jours avant de mourir, il composa d'une haleine et transcrivit, pour ainsi dire, d'un trait de plume, la romance : *Priez pour moi.* En la lisant à sa malheureuse amie qui

fondait en larmes, il cachait sa profonde émotion et s'efforçait de la consoler. Jamais la douleur, le courage et l'affection n'ont parlé un langage plus éloquent. Le desir de s'environner des secours de l'art, une vague espérance le ramenait à Paris, mais tout à coup ses forces l'abandonnèrent. Il fut contraint de s'arrêter aux Champs-Élysées [1],

---

1. Il descendit d'abord chez son ancien professeur, M. Bardoux, qui, par un touchant concours de circonstances, a encouragé le premier sa muse naissante, et qui, en transcrivant sous sa dictée ses vers sur la fête du Roi, a recueilli le chant du cygne. Il y passa la nuit; et le lendemain matin, pendant qu'on lui cherchait un logement, il prit son portefeuille et travailla. Depuis quelque temps, ce portefeuille ne le

où il fallut lui chercher un asyle précaire, un dernier asyle, dont il fit encore, dans son extrême abattement, le séjour de l'étude et du travail. L'image de la prospérité venait s'offrir à ses yeux couverts des ombres de la mort. « Si j'avais seulement douze ans « à vivre, disait-il, j'ai de si grands « projets d'ouvrages [1] ! « Et un instant

quittait plus; en voiture, il le plaçait toujours à ses côtés, et, à peine arrivé dans un endroit quelconque, il s'y installait et travaillait avec autant de facilité que dans son cabinet. Conduit à son nouveau local, il continua d'écrire. A son passage à Paris, il avait mis ses papiers en ordre et en avait brûlé une grande quantité.

1. Indépendamment du poème de *Clovis*, dont cette édition renferme des fragments, il

après : « Mà pauvre fémme! que feras-tu « après moi? Si je croyais être près du « terme, j'écrirais au Roi pour le sup- « plier de te continuer ma pension, et je « prendrais des arrangements avec un « libraire pour une nouvelle édition de « mes œuvres. » Paroles simples et touchantes, que le cœur paternel du Roi n'a pas eu besoin d'entendre pour exau-

---

avait conçu l'idée de deux autres poèmes, l'un sur la *Captivité de saint Louis*, et l'autre sur *Moïse*. Le plan du dernier, au sujet duquel il avait fait de nombreux extraits de la Bible et rassemblé beaucoup de matériaux, existe, mais ses amis savent qu'il s'en était long-temps occupé, et que c'était principalement à ce poème et à la traduction d'Homère qu'il devait consacrer son beau talent.

cer le vœu qu'elles renferment. La voix mourante du poète a célébré la fête du monarque; et son dernier chant [1], comme le premier, a salué la race magnanime de saint Louis.

Le poète chantait : quand sa lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main.
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.
(*Le poète mourant.*)

Il a succombé le 12 août 1816, dans sa trente-quatrième année. La veille, il tenait encore la plume; après un travail de deux heures, il demanda un

1. Les vers intitulés *la Fête des martyrs* ont été faits le 9 août 1816, c'est-à-dire trois jours avant sa mort.

volume de Fénélon, qu'il ne cessa de lire, comme pour exhaler son dernier souffle à la douce voix de l'éloquence et au sein même de la vertu.

Perte cruelle! de nombreux amis, des hommes de lettrés distingués ont suivi son convoi, le deuil au fond du cœur. Arrivés au lieu de sa sépulture, nulle voix ne s'est fait entendre, nul adieu ne lui a été adressé. J'aurais essayé vainement de prononcer quelques paroles; aujourd'hui même, après un laps de six années, ce n'est pas sans une émotion vive, ô mon jeune ami! que je paie à ton souvenir le tribut qui a manqué à ta cendre. Où retrouver la franchise, la loyauté de ton caractère, cet attachement si pur et si vrai,

qui, dans notre douce intimité, effaçait à tes yeux et aux miens l'intervalle de l'âge? Puissent mes regrets éternels pénétrer jusqu'à toi! Je pleure moins encore ton heureux génie que ta belle ame. Ah! que ton fils te ressemble un jour! qu'il embrasse ton image, l'image de tes mœurs, et qu'il console ta veuve inconsolable.

J. Dumas.



CHARLEMAGNE
A PAVIE,
POËME EN SIX CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Les éloges accordés presque uniquement au style de cet ouvrage m'ont fait regretter un peu tard qu'un soin plus sévère n'eût pas présidé à sa composition générale. Dans un nouveau travail, j'ai fait droit à toutes les critiques.

Avoir corrigé des défauts, est-ce assez? Non, sans doute, pour qui se proposerait la perfection réelle. Je n'ai pas l'orgueil d'y prétendre : heureux si je me rapproche de la perfection relative, celle qui a pour bornes les moyens de l'auteur. Mes efforts,

ne fussent-ils pas couronnés du succès, prouveront du moins ma soumission à la critique judicieuse, et mon respect pour le public.





CHARLEMAGNE

À PAVIE.

CHANT PREMIER.

Je veux mêler aux belliqueux accords
Les doux accents d'amour et de féerie,
Et répéter aux échos de nos bords
Les nobles faits de la chevalerie.
Je chante un roi, la terreur des remparts,
Qui, dans les murs de Pavie alarmée,
Vint foudroyer l'empire des Lombards,

Lorsque de loin la ville des Césars
S'humiliait devant sa renommée.

Astre immortel, levé sur les héros,
De notre France, ô lumineuse étoile!
De tes rayons daigne éclairer ma voile,
Et diriger ma barque au sein des flots.

On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne
Fouler aux pieds l'informe Jupiter:
Du fier Teudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal;
Du grand Hermann les aigles foudroyées
Fument encore au pied du mont Sintal.

L'heureux vainqueur des princes de la terre,
Qui devant lui frémissent prosternés,

Daigne accueillir leur foule tributaire,
Et protéger ces vassaux couronnés.
Du noble Haroun le visir magnanime,
Ce Giaffar, sa future victime,
Au roi suprême a présenté l'anneau,
Gage sacré d'alliance et d'estime;
Et l'envoyé du prince de Solyme
Met à ses pieds les clefs du saint tombeau.
Tout l'univers le redoute et l'implore :
Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'orient l'autre Sémiramis
Lui fait offrir sa main sanglante encore;
Et, des états où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.

Vaincu deux fois non loin de ses murailles,

Didier posait le glaive des batailles :
De ses voisins reconnaissant les droits,
Ce fier Lombard respectait leurs domaines;
Et les débats du sceptre et de la croix
N'agitaient plus les campagnes romaines.
Au jeune front des fils de Carloman
Le roi pontife accordait l'huile sainte,
Et de ses mains, au pied du Vatican,
Laissait enfin tomber la foudre éteinte.
Charles vainqueur, méditant son départ,
Occupe encor les remparts de Modèce;
Et chez Didier le vaillant Isambart
Va de la paix confirmer la promesse.
Illustre appui du monarque des preux,
Cet Isambart de ses exploits nombreux
Avait le prix : Blanche était sa compagne,
Blanche, la sœur du fameux Charlemagne.
Il a revu chez le prince lombard

Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.
Avant le jour où le fier Scandinave
Des bords français partit pour son malheur,
Les deux héros, aux champs de la valeur,
Laissaient douter quel était le plus brave.
On aurait dit ces gémeaux radieux
Qui sur la terre, amis toujours fidèles,
N'eurent qu'un sort, et jusque dans les cieux
Ont confondu leurs clartés fraternelles.
Ce temps heureux sans retour s'est enfui :
Ogier troublé d'Isambart craint l'approche;
Il se détourne, et désormais pour lui
De son ami la vue est un reproche.
Ainsi Marseille au pied de son rempart,
Quand les combats s'allumaient autour d'elle,
A vu depuis, soupirant à l'écart,

Ce connétable à son maître infidèle,
Qui rougissait en regardant Bayard.

Mais de la paix la prochaine assurance
Livrait son cœur à des pensers plus doux.
Muse fidèle! approche, et redis-nous
Qui des deux rois rompit l'intelligence.
Tyrans du cœur, orgueil, amour, vengeance,
Ce fut vous seuls : « Mon père! vengez-vous,
S'est écrié le fougueux Adalgise;
Vengez un fils en qui l'on vous méprise.
J'adorais Blanche et demandais sa main :
J'ai de son frère essuyé le dédain.
Au fils d'un roi Charlemagne préfère
Un Isambart, un simple paladin :
Vous le souffrez, et vous êtes mon père!
Depuis le jour où ce prince odieux
A mes desseins refusa de souscrire,

La soif du sang me consume, et vos yeux
Depuis ce jour ne m'ont pas vu sourire.
J'ai juré guerre à qui m'a dédaigné ;
Mais je la veux et terrible et prochaine.
Je veux périr, mais dans le sang baigné ;
Et si je vis, ce n'est que par ma haine.
Vengez-moi donc, seigneur, ou reprenez
Ces jours amers que vous m'avez donnés. »

Dès qu'Adalgise eut vu Didier souscrire
Aux noirs projets conçus par sa fureur,
Sa bouche enfin retrouva le sourire,
Et de la haine il savoura l'horreur.
Douce, et livrée à la mélancolie,
Sa jeune sœur, la touchante Ophélie,
Plaignait tout bas ses transports odieux.
L'ange infernal et l'ange de lumière,
La nuit profonde et la clarté des cieux

Diffèrent moins qu'Ophélie èt son frère :
Tel est du sort l'arrêt capricieux.
Ne voit-on pas, des mêmes feux brillantes,
Du firmament les étoiles tremblantes,
Et la comète, effroi de l'horizon?
Ne voit-on pas les salutaires plantes
Fleurir non loin du funeste poison?

A la terreur ton ame s'abandonne,
Tendre Ophélie! A l'ombre des autels,
Tu vas prier la céleste Madone
De mettre un terme à ces combats cruels.
Les vœux fervents échappés de ta bouche,
Quelques moments suspendent ta terreur;
Mais de ton frère inflexible et farouche
Ils ne sauraient enchaîner la fureur :
Cette fureur ne s'est point apaisée;
Tes pleurs en vain coulent pour le toucher,

Hélas! ainsi la goutte de rosée
Sans l'amollir tombe sur le rocher.
Moins insensible, Ogier pour toi soupire.
Ces yeux si doux, cette douce pâleur,
Ce mol accent et ce vague sourire,
Ce front pensif, et triste sans douleur,
Portent le trouble et le charme en son cœur.
Le nom chéri de la beauté qu'il aime
Par ses couleurs ne s'est point révélé;
Son bouclier, par un discret emblême,
En champ d'azur porte un astre voilé.

Long-temps Morgane, habile enchanteresse,
Sut captiver ses vœux et sa tendresse :
Ce temps n'est plus; et quel enchantement
Peut ramener un infidèle amant!

Près de Messine, et non loin de ce phare

Dont les clartés, chères aux matelots,
Frappent au loin les îles de Lipare
Et leurs volcans allumés dans les flots,
Assujetti sur sa base agitée,
Brille un palais, dont la perle argentée
A revêtu les murs éblouissants :
Ses tours sans nombre à demi sont voilées
De ces vapeurs qui du fond des vallées
Montent le soir comme un léger encens,
Et, vers les cieux lentement exhalées,
Suivent du jour les rayons pâlissants.
Là, du nocher jamais la rame active
N'interrompit le long calme des airs;
Là seulement gémit la voix plaintive
Des alcyons qui glissent sur les mers.
Ce lieu charmant de Morgane est l'asyle;
Et, chaque année, on dit que la Sicile
Au sein des flots voit apparaître encor

Du beau séjour l'image passagère,
Son toit vermeil, sa coupole légère,
Ses murs d'albâtre, et ses colonnes d'or.

Là, désormais Morgane, seule au monde,
Songe à l'ingrat qui néglige ses feux;
Et, tout entière à sa douleur profonde,
Elle soupire au bruit lointain des jeux,
Ou d'un ruisseau regarde couler l'onde.
Parfois encor, quand le jour qui s'enfuit
Cède l'empire aux astres de la nuit,
Morgane, au sein d'un nuage d'opale,
Vient enlever le héros bien-aimé,
Et le retient sur son sein enflammé,
En attendant l'étoile matinale.
Mais l'infidèle effleure avec ennui
Des voluptés la coupe enchanteresse;
Et, dans les bras de sa belle maîtresse,

Son bonheur même est un tourment pour lui.

De ces froideurs Morgane a vu la cause;
Rien à ses yeux ne saurait échapper.
Amante et Fée, on ne peut la tromper;
Et, sur la couche où le plaisir repose,
De sa vengeance elle aime à s'occuper.
Elle sourit à la guerre prochaine,
Se lève, attend le réveil du héros;
Et, déguisant les projets de sa haine,
Sur le théorbe elle chante ces mots :

C'était un soir. Au fond de sa tourelle
Je m'en allais, par le vague de l'air,
Réconforter naïve jouvencelle,
Pleurant l'ami qui voyage outre-mer.
Je t'aperçus errant sous la ramée :
Mon front alors se couvrit de rougeur;

Et j'oubliai, de ton aspect charmée,
La jouvencelle et l'ami voyageur.

Reine de l'air, du printemps et des roses,
Dans les parfums je descendis vers toi;
Et sans détour, et sans métamorphoses,
Beau chevalier! je te dis: sois à moi.
L'anneau d'azur du serment fut le gage:
Le jour tomba; l'astre mystérieux
Vint argenter les ombres du bocage,
Et l'univers disparut à nos yeux.

Dans le séjour de l'heureuse Morgane,
Quel doux loisir eût charmé tes liens!
Combien de fois le palais diaphane
Eût éclairé nos jeux aériens!
Au mol accent de la harpe sonore,
On nous verrait, dès le réveil du jour,
Franchir les monts embellis par l'aurore,
Et jusqu'au soir nous enivrer d'amour.

Sur un rayon de la lune naissante,
On nous verrait descendre tous les deux,
Pour consoler la vierge languissante,
Et d'un amant lui rapporter les vœux;
Ou quelquefois, aux clartés des étoiles,
En feux errants voltiger sur les flots,
Et, de la nef illuminant les voiles,
Guider au port les tremblants matelots.

Mais du repos ton audace murmure;
Triste et rêveur, tu languis dans mes bras.
Eh bien! reprends l'étincelante armure,
Mon jeune amant, je te cède aux combats.
Cours affronter le vaillant Charlemagne:
Guidant ton glaive au milieu des hasards,
Dans les périls je serai ta compagne,
Et sur ton cœur j'émousserai les dards.

Elle s'arrête, et d'une douleur feinte
A tous ses traits elle donne l'empreinte.

Grace au pouvoir d'un art insidieux,
Le paladin la revit plus charmante,
Et, lui rendant le nom chéri d'amante,
D'un baiser tendre il scella ses adieux.

D'autres adieux vont coûter plus de larmes.
L'affreux clairon résonne, et d'Isambart
Ce bruit de guerre a marqué le départ;
Il va quitter Ogier... son frère d'armes!
Pâles tous deux, et le regard troublé,
Les deux amis s'abordent: leur pensée
Reste confuse, et leur langue glacée;
Mais leur silence avait déja parlé.
« Toi qui bientôt ne seras plus mon frère,
Dit Isambart d'une débile voix,
Donne ta main... cette main me fut chère...
Que je la presse une dernière fois!
Qui l'eût pensé, qu'une aveugle furie

De nos serments eût brisé le lien ?
Rappelle-toi les instants où ta vie
Était la mienne, où mon sang fut le tien.
Pourquoi jadis, sous ces mêmes murailles,
M'as-tu sauvé du glaive des batailles!
Je serais mort ton frère, et nos deux noms
Eussent un jour paré tes écussons;
Plus d'une fois sur mes cendres chéries
Mon compagnon serait venu pleurer...
Mais non; le sort, hélas! doit séparer
Nos deux tombeaux comme nos deux patries.
Contre mon cœur laisse-moi te serrer...
Je vais partir; je vais sans espérance
Rejoindre, seul, les drapeaux de la France,
Et, désormais de larmes m'abreuvant,
Porter le deuil de mon ami vivant. »
Ogier frémit; il s'émeut, il hésite...
Se pourrait-il!... Isambart éperdu

A ses genoux soudain se précipite :
« Rends-moi, rends-moi celui que j'ai perdu,
Et prends pitié du trouble qui m'agite. »
Il triomphait... ô funeste retour!
Son faible ami, subjugué par l'amour,
De la beauté si chère à sa tendresse
S'est retracé l'image enchanteresse :
« Le sort, dit-il, enchaîne ici mes pas.
Plains-moi, plains-moi, ne me condamne pas. »
Tous deux alors s'embrassent en silence ;
Un dernier gage est l'adieu du départ.
Du Scandinave Isambart prend la lance,
Et tristement lui donne son poignard ;
Présent fatal ! — Mais, l'œil sur l'Italie,
Et tout entière à son ressentiment,
Morgane aux yeux de son perfide amant
A résolu de ravir Ophélie.
Pour Charlemagne elle espère enflammer

Le cœur naïf de celle qui, peut-être
Cédant un jour au doux besoin d'aimer,
Eût partagé l'ardeur qu'elle fit naître.
Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle fée en sa grotte profonde
Cherche un asyle, et des Sylphes trompeurs
Y réunit la foule vagabonde :
« Vous tous, dit-elle, ornement de ma cour,
Sylphes brillants, aimables infidèles,
Illusions, compagnes de l'amour,
Prenez vos luths et parfumez vos ailes.
Si tant de fois votre invisible essaim,
Glissant dans l'ombre aux heures du mystère,
Fit soupirer la vierge solitaire,
Et souleva l'albâtre de son sein;
Si, par vos soins, le miroir de la nue,
Qui se colore aux flammes du matin,
Lui présenta dans un riant lointain

Du jeune amant l'apparence inconnue;
A la lueur du magique flambeau,
Accompagnez mon nocturne voyage :
Je vous prépare un triomphe nouveau. »
Elle se tut. Dans la troupe volage
Un bruit flatteur doucement circula,
Comme le bruit du mobile feuillage,
Ou de l'abeille aux montagnes d'Hybla.
De ses jardins, odorant labyrinthe,
La fée alors gagna la vaste enceinte.
Là, croît pour elle un arbuste enchanté,
Qui de ses mains autrefois fut planté :
Un charme pur de sa tige s'exhale;
Un prisme éclate au milieu de ses fleurs;
Et mollement la brise orientale
En fait mouvoir les changeantes couleurs.
Pour l'arroser, de vingt jeunes sylphides
Les urnes d'or se plongent tour-à-tour

Dans le cristal des fontaines limpides.
L'arbre inconnu se nomme arbre d'amour.
Tout est soumis à son magique empire.
L'hôte des airs, sur sa branche arrêté,
Charmé soudain, frémit de volupté;
Plus tendrement la palombe y soupire.
L'indifférent, qui sous l'ombrage heureux
S'est endormi, se réveille amoureux.
Même on a vu les Sylphides charmantes,
Adandonnant leurs urnes éclatantes,
Faibles, céder aux langueurs du désir,
Et l'œil fermé, la bouche demi-close,
En murmurant les accents du plaisir,
Tomber d'amour sur les tapis de rose.

Morgane approche. Elle invoque la Nuit,
Divinité favorable au prestige;
Cueille un rameau qui verdit sur la tige,

Et des jardins rapidement s'enfuit.
A l'escorter sa troupe est préparée :
Quatre lutins, à l'aile diaprée,
Sont les coursiers de son char nébuleux;
Et dans sa main la branche balancée,
Sceptre léger, ressemble au caducée
Qui mène au Styx les mânes fabuleux.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT SECOND.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT SECOND.

La nuit s'avance, et Morgane ravie
Dans la vapeur a reconnu Pavie :
Le char docile y descend à sa voix.
Devant ses pas déja s'ouvre l'asile
Où d'un sommeil innocent et tranquille
Dormait encor l'héritière des rois.
Elle frémit de la trouver si belle :

« Songes d'amour, enivrez-la, » dit-elle,
Et le rameau doucement agité,
Avec lenteur s'abaissant sur la couche
Où reposait la pudique beauté,
Vient effleurer et ses yeux et sa bouche.
En même temps les Sylphes mensongers
Ont caressé de leurs souffles légers
La vierge pure, et font jouer dans l'ombre
De leurs miroirs les facettes sans nombre:
Le roi des preux, sous mille aspects mouvants,
Paraît, s'enfuit, et reparaît encore;
Tantôt porté du couchant à l'aurore
Sur un coursier non moins prompt que le vent;
Tantôt debout sur le char de la guerre,
Distribuant les trônes de la terre,
Dictant la paix à vingt peuples soumis;
Tantôt aux pieds de la beauté qu'il aime,
Avec son sceptre, avec son diadème,

Posant un fer qui manque d'ennemis.
Mais sans retour le prestige s'envole ;
Et l'on entend ce chant délicieux
S'unir au bruit des luths harmonieux,
De la cithare et des harpes d'Éole :

L'ombre s'enfuit ; la courrière du Jour
Va de ses feux colorer le nuage :
Avec l'Aurore et les lis du bocage,
Éveille-toi du doux réveil d'amour.

Aime et jouis ; le plaisir n'a qu'un jour :
Moins fugitive est la fleur printanière.
Dans les bosquets de rose et de lumière,
Viens te mêler à nos danses d'amour.

Viens d'Obéron charmer le beau séjour :
Titania sur son trône t'appelle ;
Un char, traîné par la blanche gazelle,
Te conduira vers son île d'amour.

La voix s'exhale et meurt... L'aube nouvelle
Vient d'Ophélie éclairer le séjour.
Elle s'éveille, et regarde autour d'elle,
Et son regard semble étonné du jour.
Songes légers, peuples de Sylphirie,
Déja bornant votre rapide essor,
Vous reposiez au palais de féerie,
Que du reveil elle doutait encor.
Elle se lève et marche à l'aventure :
En noirs anneaux flotte sa chevelure,
Et des soupirs s'échappent de son sein ;
Puis, retenant ses plaintes étouffées,
Elle s'arrête, et croit dans le lointain
Ouïr les sons de la lyre des fées.
Le regard fixe et le sein palpitant,
Elle poursuit l'image qu'elle adore ;
Elle la voit, et lui parle, et l'entend ;
Et dans son cœur s'accroît à chaque instant

L'affreux progrès du mal qui la dévore.
Telle, aux rayons d'un soleil enflammé,
Du bord des mers quand la jeune Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine
Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé,
Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène;
La jeune amante, ainsi que le rocher,
Reste immobile, et de l'image vaine
Ses longs regards n'ont pu se détacher:
La vague enfin la soulève et l'entraîne.

Mais des remparts de piques hérissés
Au loin s'étend l'arsenal redoutable;
Les traits sifflants, la flèche inévitable,
Des rocs aigus les débris entassés
Bordent les murs et les larges fossés.
De la cité défense tutélaire,
Des toits d'airain couvrent ces vastes forts,

Qui, s'élevant sur le mont circulaire,
Du premier choc soutiendront les efforts.
De surveillants une élite éprouvée,
Debout, la nuit, aux clartés des fanaux,
Se succédait sur la tour élevée;
Et tout le jour, à travers les créneaux,
De Charlemagne épiait l'arrivée.
Les derniers feux du troisième soleil
De son approche éclairent l'appareil.
On voit marcher sous la même bannière
Ce Richardet et ce jeune Guiscard,
Qui de Renaud, leur invincible frère,
Tout deux encor regrettent le départ;
L'ardent Monglave et le fier Angibart,
Si redoutés des hordes germaniques;
Et Théodulphe, orateur et guerrier,
Et Lancelot, dont les vieilles chroniques
Nous ont transmis les actes héroïques.

Ne cherchez plus le vaillant Olivier;
Au champ d'honneur, une lance ennemie
De ce héros borna l'illustre vie;
Et le cyprès ombrage son laurier.
Roland n'est plus, bien qu'il respire encore :
D'un long amour le funeste poison
A désormais égaré sa raison;
Il suit au loin l'ingrate qu'il adore.
Quel est le brave, à l'orgueilleux cimier,
Qui près du roi s'avance le premier?
C'est Isambart. Vaincu par la tristesse,
En soupirant il songe à son ami,
Et sa douleur se rappelle sans cesse
L'adieu cruel dont son cœur a gémi.

Quand tout s'élance au signal de la guerre,
Triste, et les yeux attachés à la terre,
Le seul Ogier se dérobe aux exploits :

« Quoi! disait-il, regardant son épée,
Je combattrais mes amis d'autrefois!
Ce fer sanglant... Dieu! si ma main trompée...
Mais Ophélie!... ô tendresse, ô devoir,
Qui de vous deux aura la préférence?
La mériter, ou ne plus la revoir!
La mériter, c'est ma seule espérance. »
Et tout-à-coup Ogier, se ranimant,
Semble sortir d'un long enchantement.

Oh! que d'instants perdus pour son courage!
Que de hauts faits dérobés à son bras!
Il en rougit et de honte et de rage,
Et tout son cœur appelle les combats.
Tel en sursaut s'éveille le nomade
Qui, sans prévoir le matinal départ,
D'un long sommeil s'endormit à l'écart:
En haletant il poursuit la peuplade

Qui disparaît, et que l'œil incertain
Découvre à peine à l'horizon lointain.
Ou tel encor, si des meutes ardentes,
A son réveil, l'impatient chasseur
Entend déja les clameurs discordantes
Qui du hallier traversent l'épaisseur,
En s'accusant de sa molle indolence,
Du lit oiseux aussitôt il s'élance;
Son tube éclate aux rayons du soleil..
Hôtes tremblants de la forêt sauvage,
Fuyez ses coups, fuyez: un prompt ravage
Va réparer les lenteurs du réveil.

De ses guerriers à l'éclatante armure
Le roi des preux s'avance environné,
Éblouissant de pourpre et de dorure,
Un destrier, à la haute encolure,
Parmi la foule en pompe est amené:

C'est *Fulgurin*. Son pied frappe la poudre ;
Son flanc jamais n'a senti l'aiguillon;
Fier de son maître, il vole, et de la foudre
A la vitesse, et le choc, et le nom.

Charles revêt la pesante cuirasse,
Et fait jaillir l'éclair du bouclier.
Il prend aux mains du fidèle écuyer
Les rênes d'or, les ajuste avec grace,
Monte; et déja le bouillant *Fulgurin*
S'agite, écume, et tourmente le frein.
D'un œil ardent il dévore l'espace;
Les crins dressés, et les naseaux mouvants,
Il est semblable aux coursiers dont la race
Naquit, dit-on, des cavales de Thrace
Que fécondaient les caresses des vents.

Pour le combat cependant tout s'apprête.

Déja, non loin du rempart assiégé
Le double camp dans la plaine est rangé.
Les fiers Lombards, Adalgise à leur tête,
Pour arrêter l'armée aux larges flancs,
Ont déployé leurs formidables rangs.
Ils gardent tous un farouche silence;
Et les Français, en agitant leurs lances,
D'un chant de gloire entonnent le refrain.
Charles, monté sur l'ardent *Fulgurin*,
Parcourt les rangs : sa parole enflammée,
Qui garantit le succès du combat,
Fait un héros du plus obscur soldat;
Et d'un regard il double son armée.
Quelques moments retenant ses transports,
Des deux partis la fureur est réglée,
Et les guerriers s'attaquent corps à corps;
Mais par degrés s'animent leurs efforts;
A chaque instant s'épaissit la mêlée.

Le cimeterre, et la lance, et les dards,
La double hache, et les tranchants poignards,
Ont varié les coups et les blessures.
En pétillant le feu sort des armures.
Le sang jaillit; plus d'ordre, plus de rangs;
Vainqueurs, vaincus, chefs, soldats, morts, mourants,
Tout se confond : la vue épouvantée
N'aperçoit plus qu'une masse agitée;
L'oreille au loin n'entend plus dans les airs
Qu'un cri formé de mille cris divers.

Le grand monarque au loin se multiplie,
Chef et soldat, partout en même temps,
Presse ou retient l'essor des combattants;
Autour de lui tantôt il les rallie,
Tantôt lui-même au plus fort du danger
Se précipite, afin que leur courage
Jusques à lui s'ouvre un sanglant passage,

Et de la mort vienne le dégager.
Par les débris la terre est accablée;
L'énorme tour croule démantelée;
Les murs épais tombent; en un moment,
De paladins une troupe hardie
Monte à-la-fois sur la brèche agrandie,
Qu'un fer aigu protége vainement.

En ce désordre, Isambart, intrépide,
Va poursuivant la retraite rapide
Des ennemis dérobés à son bras.
Au sein des murs il pénètre: et les portes
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.
Il va périr, mais il ne tremble pas.
Sous un portique il vole et se retranche;
Le fer luisant de la lance et du dard
Vient s'émousser sur son armure blanche,

Et de son glaive il se fait un rempart.
Mais par degrés faiblit sa main lassée,
Lors il commence à connaître l'effroi;
A son épouse, à la France, à son roi
Il dit adieu du fond de sa pensée.
Loin du Caïstre ou des bords du Cydnus,
Tel un beau cygne, égaré dans l'orage;
Regrette, hélas! à l'aspect du naufrage,
Le lac tranquille et les fleuves connus.
Pour échapper à son destin sinistre,
Il lutte en vain contre le flot des mers :
Une heure encore, et l'oiseau du Caïstre
Du dernier chant aura frappé les airs.

Mais Charlemagne avait suivi sa trace :
Des chevaliers il ranime l'audace;
Les chevaliers à sa voix rassemblés,
D'un bras nerveux levant l'énorme hache,

Frappent ensemble et frappent sans relâche;
La porte crie, et ses gonds ébranlés
Cèdent bientôt à leurs coups redoublés.
La hache en main, ils entrent dans Pavie,
Où sous le nombre Isambart terrassé
Allait périr, de mille coups percé :
Pour Isambart leur présence est la vie.

Des assiégés les bataillons épars,
Que d'Adalgise entraîne la menace,
Sont accourus de la plaine aux remparts,
Et, furieux, ils rentrent dans la place.
A ta rencontre Adalgise est venu,
Noble Isambart! ses yeux ont reconnu
Le nom de Blanche écrit sur ta cuirasse;
En frémissant il mord son bouclier :
« Te voici donc, insolent chevalier,
Dont le bonheur me blesse et m'injurie!

De te soustraire à ma juste furie
Le fol espoir te pouvait-il flatter?
Époux de Blanche, ose la disputer.»
Disant ces mots, Adalgise en silence
Met en arrêt sa formidable lance;
Il va frapper : Isambart, s'écartant,
Échappe au coup de la lance trompée;
Et, d'un revers de sa terrible épée,
Sur la poussière à ses pieds il l'étend.
En vomissant la menace et l'injure,
Sous les débris de sa pesante armure
S'est relevé le farouche Lombard.
Ogier alors, proférant le blasphême,
Accourt; la fée abuse son regard :
Le fer, présent de son cher Isambart,
Brille levé sur Isambart lui-même.
A cet aspect, du noble paladin
Le bras si fort s'est affaibli soudain;

Et pressentant sa triste destinée,
Il s'offre aux coups d'une main forcenée,
En s'écriant : « Frappe, frappe, cruel !
Bientôt ma mort remplira ton attente.
L'ingrat oubli d'une amitié constante
Pour moi d'avance était le coup mortel. »
Il est frappé. Son sang coule et bouillonne,
Son œil s'éteint, la force l'abandonne,
Et de sa bouche après un long effort
Sortent ces mots : « Adieu... Je te pardonne. »
Le pâle Ogier, dans un sombre transport
Avec fureur l'appelle... Il était mort.
Le malheureux, contemplant son ouvrage,
Contre lui-même allait tourner sa rage ;
C'en était fait : mais, plus prompt que l'éclair,
Charles retient son homicide fer.
Alors Ogier semble se reconnaître;
De son délire il sort pour un moment,

Nomme tout bas celui qui fut son maître,
Et de ses yeux maudit l'enchantement.
En soupirant Charlemagne l'embrasse,
Et dit : « De moi reçois aussi ta grace.
Quitte à jamais les drapeaux du Lombard,
Et dans ce sang que ton erreur s'efface.
C'est à toi seul de me rendre Isambart. »
A cette voix touchante et paternelle,
Ogier renaît : son sinistre regard
Se lève au ciel, au ciel qui tôt ou tard
Punit l'ingrat, et frappe le rebelle.
Son désespoir passe dans tous les cœurs :
Absorbés tous dans un sombre silence,
Les paladins laissent tomber la lance,
Et leur visière est humide de pleurs.
Des fiers vaincus le courroux même expire;
Même Adalgise, ému par la pitié,
Suspend le cours de son inimitié,

Et dans la ville à pas lents se retire.

Mais toutefois de cet aspect d'horreur
Morgane encor réjouit sa fureur,
Prend le poignard dans le sang qui ruisselle,
Et l'agitant trois fois : « Certes, dit-elle,
Ce fer est sûr; conservons bien ce fer;
Pour d'autres coups j'en saurai faire usage. »
Un rire atroce erra sur son visage,
Et dans ses yeux apparut tout l'enfer.

FIN DU SECOND CHANT.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT TROISIÈME.

Les paladins, appuyés sur la lance,
Pleuraient leur gloire : Isambart n'était plus ;
Et, dans ces murs où régnait le silence,
On eût douté quels étaient les vaincus.
Pour le convoi cependant tout s'apprête.
Le grand monarque, assis sur des pavois,
Reste à l'écart, immobile et sans voix,

Et sur sa main laisse tomber sa tête.
Les dards croisés, les larges boucliers
Sont du héros la couche funéraire.
Là tour-à-tour on voit les chevaliers
Se prosterner devant leur noble frère :
Ils vinrent tous... Ogier seul ne vint pas.
Il lui semblait de son compagnon d'armes
Ouïr le sang qui murmurait tout bas,
Et repoussait ses remords et ses larmes.
Muet, plongé dans un farouche ennui,
Les bras tendus, le front morne et stupide,
Il regardait de loin ce corps livide,
Moins effrayant et moins pâle que lui.

Dans la poussière autour du mausolée,
Confusément traînent les étendards;
Et des guerriers la foule désolée
Baisse en pleurant la pointe de ses dards.

D'un crêpe noir la trompette voilée,
Plaintive et sombre, affaiblit ses accords,
Et tristement répond aux sons des cors.

Quand, toute entière à la lugubre fête,
L'armée en deuil oubliait sa conquête,
Les citoyens, prompts à se révolter,
De ces instants songeaient à profiter.
Ils sont armés, leur troupe se partage,
Et, s'enivrant de l'espoir inhumain
Qui lui promet un facile carnage,
Vient à-la-fois par un triple chemin
De ses vainqueurs surprendre le courage.
C'était en vain : des héros indignés
Le front penché se relève, et la rage
Sèche les pleurs dont leurs yeux sont baignés.
En lourds faisceaux assemblés sur la terre,
Leurs boucliers et leurs glaives nombreux

Sont ressaisis; Mort est leur cri de guerre;
Mort.... A ce cri répété plus affreux,
Ils crurent voir dans le sang qui la souille
Se ranimer l'insensible dépouille,
Et d'Isambart l'ombre s'armer pour eux.
Des révoltés la horde téméraire
Aux coups vengeurs veut en vain se soustraire;
Et des mourants les corps amoncelés
Ont satisfait sur le lit funéraire
Du paladin les restes consolés.

« Arrêtons-nous, dit Charles; nos épées
De trop de sang se sont déja trempées.
Que dès ce jour un convoi douloureux,
Aux habitants de ma cité fidèle
Porte le cœur du plus vaillant des preux,
Mort pour la France en triomphant pour elle. »
On dit qu'alors, posant son bouclier,

Il s'inclina vers la terre sanglante,
Pleura long-temps, et d'une main tremblante
Pressa la main du pâle chevalier.

O d'Isambart compagne triste et chère,
Que faisais-tu? des créneaux de la tour,
Tes yeux, errant vers la plage étrangère,
Redemandaient l'objet de ton amour.
Tout désormais à ton cœur le retrace :
Là, quand du glaive avait jailli l'éclair,
Ton sein tremblant sentait les coups de fer
Que d'Isambart émoussait la cuirasse ;
Mais d'Isambart quand les rapides coups
D'un paladin consommaient la défaite,
Ton âme alors respirait satisfaite,
Et tes regards brillaient d'un feu plus doux.
Là, quand le soir, aux heures du silence,
Le ménestrel consacrait ses chansons

A ce vainqueur dont la terrible lance
Aux plus vaillants fait vider les arçons,
Tu descendais de la tourelle obscure,
Pour octroyer au chanteur fortuné
L'agrafe d'or et la verte ceinture,
Et le chapeau de roses couronné.

Parfois aussi, livrée à tes alarmes,
Tu remontais au moment odieux
Où ton époux, les yeux baignés de larmes,
Reçut de toi le présent des adieux :
« Prends, disais-tu, cette écharpe nouvelle;
Garde-la bien.... Hélas! et puisse-t-elle
A tout jamais conserver sa couleur! »
Stériles vœux! espérance trompée!
De ton époux attestant le malheur,
L'écharpe blanche, encor de sang trempée,
N'a pas long-temps conservé sa couleur.

Mais Charlemagne, aussi grand que sa gloire,
Des châtiments déployant la rigueur,
Sait réprimer l'abus de la victoire,
Et du vaincu la grace est dans son cœur :
« Prince, a-t-il dit, je plains votre misère;
Vous faisant roi, le ciel vous fit mon frère.
Si votre empire a passé sous ma loi,
Toute grandeur ne vous est point ravie :
Ce beau palais, cette illustre Pavie,
Seront à vous, acceptez-les de moi. »
En écoutant cette voix généreuse,
Didier pardonne au sort moins inhumain :
« Ma fille encor, dit-il, peut être heureuse. »
Et du vainqueur sa main toucha la main.

Lors une vague et timide espérance
Vient d'Ophélie adoucir la souffrance.
O! si jamais un avenir plus doux,

Réunissant Charlemagne et son père,
Dans un vainqueur lui gardait un époux !...
En ce moment son inflexible frère
L'appelle et dit : « Tout est perdu pour nous ;
Mais à l'affront je saurai te soustraire.
J'ai des amis, ce fer, et mon courroux.
Console-toi ! l'oppresseur téméraire
Avant trois jours tombera sous mes coups. »
Sa sœur à peine entend ce vœu farouche,
Qu'un cri d'effroi s'échappe de sa bouche :
« Eh quoi ! s'écrie Adalgise égaré,
Notre ennemi te deviendrait sacré !
Tu chérirais des jours que je déteste !
Tremble à ton tour : ce fer encor me reste ;
Il est pour toi ; tremble ! » A ces mots, il part,
Lançant sur elle un sinistre regard.
Elle en frémit ; son erreur passagère
A disparu comme une ombre légère

Et le réveil la rend à ses douleurs :
Tel un berger, qui, sur les bords de l'onde,
Tranquillement dormait parmi les fleurs,
S'éveille au bruit de la foudre qui gronde.
Sa longue nuit s'acheva dans les pleurs.
Le lendemain, languissante et plaintive,
Se dérobant à la foule attentive,
Dans les jardins seule elle s'égara,
Et jusqu'au soir, silencieuse, erra.
En ces jardins s'ouvre une morne enceinte,
Lieu d'épouvante où le saule agité
Semble imiter les soupirs et la plainte,
Lieu rarement des heureux visité.
Si l'on en croit les longs récits du pâtre,
Au clair de lune, en cortége folâtre,
Après minuit tout le peuple lutin
Y vient souvent, au bruit d'un luth sonore,
Sous les rameaux du jeune sycomore,

Danser en rond jusqu'aux feux du matin.
Là, depuis peu, sous la sombre feuillée,
Seule, Ophélie à ses chagrins secrets,
Sa harpe en main, consacre la veillée;
Sa harpe encore est au pied d'un cyprès.
Sur les débris d'un tronc couvert de mousse
Elle s'assit, déplorant son malheur,
Et soupira d'une voix lente et douce
Ce lai touchant d'amour et de douleur :

Le noble Arthus fut aimé d'Arabelle,
Qui pour lui seul avait connu l'amour :
Dissimulant sa blessure mortelle,
Elle brûlait sans espoir de retour.
Dieu fasse paix à qui brûle comme elle !

Les doigts errants sur sa harpe fidèle
Elle venait, à l'approche des nuits,
Sous les créneaux de la sombre tourelle

Gémir dans l'ombre et chanter ses ennuis.
Dieu fasse paix à qui gémit comme elle!

Un soir, cédant à sa peine cruelle,
L'infortunée à jamais disparut;
Et, loin d'Arthus, la plaintive Arabelle
Ne pleura point, hélas! elle mourut.
Dieu fasse paix à qui mourra comme elle!

Ainsi chanta la royale beauté;
Et, du palais suivant la route obscure,
Elle entendit, sur le dôme écarté,
Siffler l'oiseau de lamentable augure.
C'était non loin de l'asile pieux
Où de Didier reposent les aïeux.
A cet aspect, la tremblante Ophélie
Sentit rouler des larmes dans ses yeux,
Et dit : « Il reste une place en ces lieux;
Bientôt peut-être elle sera remplie... »

Et cependant Charlemagne abusé
Ignore un mal que lui-même a causé.
Le voyageur ainsi, dans la prairie,
Sans le savoir, a renversé la fleur,
Qui, se penchant sur sa tige flétrie,
Déja s'effeuille, et languit sans couleur.
Morgane alors, dans l'ombre solitaire,
De se venger gardant encor l'espoir,
De la magie invoquait le pouvoir,
De son pied nu frappait sept fois la terre,
Et, l'œil fixé sur le fatal poignard
Qui s'est plongé dans le sang d'Isambart,
Par ces accents commençait le mystère:

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Esprit des bois, vous qui dans la clairière
Allez rêvant à quelque affreux dessein;

Qui de vos feux armez l'incendiaire,
De vos couteaux le nocturne assassin;
Esprit des bois! de l'obscure demeure
Sortez enfin, sortez: voici votre heure!

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Démons du sang, noires Intelligences,
Qui, sur le corps d'un enfant massacré,
Chantez en chœur les sinistres vengeances,
L'ombre complice, et le crime ignoré;
Démons du sang, pères des maléfices!
Interrompez vos hideux sacrifices.

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Parques du Nord, divinités sauvages!
Fatales Sœurs, que servit mon amant!
Apportez-lui vos terribles breuvages,

Et l'enchaînez à mon ressentiment.
Parques du Nord! quittez vos Scandinaves.
Il vient le jour de la moisson des braves!

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Morgane ainsi, de vengeances avide,
Chantait tout bas les mots accoutumés;
Et tout-à-coup naît la plante homicide
Au noir calice, aux sucs envenimés,
Affreux trésor des marais de Colchide.
Elle sourit; et quand l'horrible fer
En triple cercle a rayonné dans l'air,
Elle répand sur sa pointe fatale
Tous les poisons de la plante infernale,
Et le dévoue à ces dieux qu'à-la-fois
Du sombre bord vient d'évoquer sa voix.
Pour achever sa cruelle entreprise,

Le front tranquille elle aborde Adalgise :
« Je t'ai sauvé, dit-elle ; mais tes jours
Seraient un bien trop peu digne d'envie,
Si ton rival empoisonnait leur cours.
Sans la vengeance, eh ! qu'importe la vie !
Prends ce poignard... en tes mains est la mort ;
Frappe et détruis : je te réponds du sort. »
Elle parlait ; deux légères Sylphides
Prennent dans l'air un lumineux essor,
Fendent l'espace, et leurs ailes rapides
Ont emporté le char étoilé d'or.

Enseveli dans sa mélancolie,
Le même soir, Ogier, seul, à l'écart,
Baignait de pleurs le tombeau d'Isambart ;
Et quelquefois il nommait Ophélie.
A ses regards se présentant soudain :
« Est-ce bien toi, valeureux Scandinave ?

Crie Adalgise. Un fils du grand Odin
D'un prince altier s'est fait le vil esclave!
Il peut subir d'injurieuses lois!
Ah! c'en est trop; brise à jamais ta chaîne.
Jurons tous deux, par l'honneur et la haine,
D'unir nos bras, d'associer nos droits.
De l'oppresseur jurons la mort... — Arrête,
Je te l'ordonne, ou ma vengeance est prête.
Moi, me prêter à ton forfait nouveau!
Moi, te servir! regarde ce tombeau.
Mon Isambart, sans ta haine funeste,
Verrait encor la lumière céleste;
Son sang me crie : « Égorge mon bourreau! »
J'obéirai. Mais mon bras est sans armes :
Eh bien! demain, dès le soleil naissant,
Je t'attendrai sur ce tombeau récent;
Je t'attendrai : ton sang paîra mes larmes.
— Tu rejoindras celui qui te fut cher,

Crie Adalgise avec un rire amer.
— Non, dit Ogier, c'est toi seul qu'il appelle.
Je fus témoin de ton dernier malheur :
Encor froissé de ta chute nouvelle,
Il te sied bien de parler de valeur! »
Il dit et part. Le fougueux Adalgise
Reste immobile et glacé de surprise.
Mille projets, l'un par l'autre heurtés,
Dans son esprit se confondent, se pressent,
S'offrent ensemble, ensemble disparaissent;
Projets détruits aussitôt qu'enfantés.
Plein de sa rage implacable et profonde,
Il cherche en vain d'un farouche regard
Quelque vengeur dont le bras le seconde;
Il reste seul; mais il tient un poignard.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT QUATRIÈME.

CHARLEMAGNE A PAVIE.

CHANT QUATRIÈME.

Loin du palais, Adalgise, en courroux,
Nourrit sa haine et prépare ses coups :
A son poignard il garde une victime.
Quelques instants encore, et le guerrier
Ne sera plus qu'un lâche meurtrier.
Par intervalle, aux approches du crime,
De ses remords il se sent combattu;

Par intervalle, un reste de vertu,
Malgré lui-même, en son cœur se ranime.
Tel le soleil de ses derniers rayons
Vient colorer les ténébreux nuages
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
La grêle affreuse et les noirs tourbillons.
Bientôt renaît la fureur d'Adalgise.
Que dis-je? il veut que, servant ses complots,
Son père même au crime l'autorise;
Didier troublé reçoit et lit ces mots:
« L'ombre est propice, et la nuit est muette.
Que, dans une heure, une porte secrète
Devant mes pas s'ouvre! C'en est assez.
Ou la vengeance, ou ma mort : choisissez. »

Perdre son fils! le sauver par un crime!
Comment choisir? Entre ce double abîme
Didier demeure interdit et flottant.

Si l'étranger, loin du port s'écartant,
Entre les flots et la creuse ravine
S'est engagé sur la roche en ruine,
Et des deux parts voit la mort qui l'attend,
Son œil se trouble, il pâlit, il s'arrête,
Jusques à l'heure où, sifflant sur sa tête,
Les vents du nord, fougueux tyrans des airs,
L'entraîneront au gré de la tempête
Dans la ravine ou dans les flots amers.
Du roi Lombard image trop fidèle!
Que fera-t-il? D'une main criminelle
Doit-il signer l'aveu des attentats,
Ou d'Adalgise accepter le trépas?
Au seul devoir il va céder peut-être...
Mais devant lui de son fils menaçant
L'errante image alors semble apparaître.
Il jette un cri, prononce en frémissant
L'ordre fatal, et tombe pâlissant

Sur les degrés de ce trône sans maître.

Durant ce temps, à pas précipités,
Autour des murs de la ville soumise
S'égare encor le farouche Adalgise;
Et du vainqueur les drapeaux détestés,
Battus des vents, sifflent à ses côtés.
De leur aspect sa haine est redoublée;
Un feu plus sombre anime ses regards.
De citoyens une foule troublée
Au même instant parcourait les remparts;
A leur approche Adalgise s'écrie :
« Amis! pour nous il n'est plus de patrie.
Les voyez-vous ces insolents drapeaux
Dont la présence insulte à nos misères?
Entendez-vous les mânes de nos pères
S'en indigner au fond de leurs tombeaux?
Vengeons ces murs, vengeons la Lombardie!

Armons nos bras de glaives, de flambeaux;
A ces drapeaux attachons l'incendie,
Et que leurs feux, guidant au loin nos pas,
De nos vainqueurs éclairent le trépas! »
Comme il parlait, d'une flamme soudaine
Les étendards pétillent dévorés;
Et, possédé du démon de la haine,
Vers le palais à sa suite il entraîne
Les citoyens de sa rage enivrés.

Et cependant l'adroite enchanteresse
Voudrait, au gré de son art infernal,
Punir d'Ogier l'infidèle tendresse,
Et l'accabler du bonheur d'un rival.
Elle voudrait dérober à la gloire
Du roi Lombard le généreux vainqueur,
Pour Ophélie enflammer son grand cœur,
Et lui ravir les fruits de sa victoire.

De sa baguette elle frappe, et soudain
A son pouvoir la terre obéissante,
Près du palais, d'un merveilleux jardin
A déployé la pompe éblouissante.
Là, le printemps rit au sein des hivers;
Les hauts sapins, les palmiers toujours verts
Vont balançant leurs souples colonnades;
L'onde bondit en limpides cascades;
Et son murmure, au loin charmant les airs,
A la douceur des plus tendres concerts.
Sous la feuillée à la voix de Morgane,
Le luth en main, un groupe de beautés,
Laissant flotter son voile diaphane,
Par ses regards invite aux voluptés
L'hôte nouveau de ces lieux enchantés.
Philtre d'amour plus dangereux encore,
Un pur nectar aussitôt a coulé,
Nectar charmant, que la vermeille amphore

Dans son cristal a long-temps recélé.
Il réunit au parfum de la rose.
Le vif éclat des plus fraîches couleurs;
Dans les bosquets Morgane le compose
Du suc des fruits et de l'esprit des fleurs.

« Grand roi! permets qu'à tes vaillants trophées
J'ose enlacer les myrtes amoureux,
Lui dit Morgane : un dieu créa les fées
Pour le bonheur des amants et des preux.
L'amour t'attend sur la couche odorante,
Dit-elle encor; ces nymphes sont à moi :
Leur voix est tendre et leur bouche enivrante.
Tu peux choisir, la plus belle est à toi. »
Charles se tait; il garde un front sévère :
« Contre l'amour mon cœur s'est affermi,
Dit-il. J'implore une faveur plus chère.
Le fier Roland, mon neveu, mon ami,

Peut-être, hélas! sur la rive étrangère
A rencontré le malheur et la mort...
Savante fée! instruis-moi de son sort. »

Traçant dans l'air un signe symbolique:
« Fils de Milon! dit-elle, quel transport
T'enchaîne aux pas de l'ingrate Angélique?
Elle te fuit, elle insulte à tes feux:
Aux faibles sons d'un luth voluptueux,
Elle et Médor, sous des ombres fleuries,
Chantent l'amour... l'amour! ah! malheureux!
Leurs chants pour toi sont l'hymne des furies.
Ce bois profond, de chênes couronné,
Qui sait? peut-être a voilé leurs caresses,
Leurs longs baisers, leurs brûlantes ivresses!...
Qu'il tombe! il dit; sous son bras forcené
Le chêne éclate et meurt déraciné. »
Charles frémit de l'oracle funeste.

Mais tout-à-coup des accords ravissants
Frappent Morgane; une extase céleste
Vient par degrés enchaîner tous ses sens :
« Qu'ai-je entendu? dit-elle, quels accents!
Est-ce le chant des magiques Orphées?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron?
Non. Brise-toi, luth impuissant des fées!
C'est un mortel : Arioste est son nom.
N'entends-tu pas la voix aérienne,
De ton Roland signaler les travaux?
Avec sa gloire elle chante la tienne :
Dans l'univers tu n'as plus de rivaux;
Console-toi, même de Roncevaux! »

La docte fée, en planant sur les âges,
De l'avenir lisait ainsi les pages.
Charles l'écoute avec étonnement.
A ses côtés cependant elle range

De ses lutins la légère phalange,
Et dit tout bas : « Nous touchons au moment
Que j'ai promis à mon ressentiment.
Secondez-moi, gracieuses sylphides,
Arbre d'amour! arbre que j'ai planté!
Trouble ses sens de tes charmes perfides,
Et des erreurs de ton prisme enchanté;
Et qu'aujourd'hui la haine et la vengeance
Avec l'amour marchent d'intelligence. »
Près du héros qu'elle aspire à charmer,
S'empresse alors chaque aimable sylphide;
Et la plus jeune en souriant le guide
Vers les rameaux dont l'ombre fait aimer.

A peine il touche au magique feuillage,
Que sur ses yeux se répand un nuage.
Environné de prestiges d'amour,
Il croit d'abord, au séduisant séjour,

Voir s'égarer en de vertes allées
D'autres beautés fuyant l'éclat du jour,
Et seulement de leur pudeur voilées.
L'une bientôt enchaîna tous ses vœux.
Les vents jouaient dans l'or de ses cheveux :
La plus modeste, elle était la plus belle;
Et je ne sais quel charme en ses regards
Disait d'avance au vainqueur des Lombards
Qu'elle serait aussi la plus fidèle.
Dans cette image il avait reconnu
Les traits si doux de la belle Ophélie,
Ces yeux rêveurs et ce front ingénu,
Chargés d'amour et de mélancolie;
Et, sur ses pas, de détours en détours,
S'abandonnant au magique dédale,
Sous les berceaux d'où la myrrhe s'exhale,
Toujours il suit l'ombre qui fuit toujours.
« Prince, arrêtez, ou c'est fait de vos jours!

Son cimeterre est déja sur ta tète;
La froide mort est déja dans ton cœur.
Le fer des preux jette sur la poussière
Des révoltés la foule presque entière.
Le reste fuit, de terreur éperdu,
Et court au loin sous quelque abri sauvage
Ensevelir son impuissante rage,
Et le regret de son crime perdu.

Le souvenir de sa chute fatale
Glace Adalgise, et sa témérité
N'ose tenter une lutte inégale;
Il cherche au loin l'ombre et l'impunité.
Didier tremblant, que le remords oppresse,
A révélé sa parjure faiblesse.
Coupable roi! ton arrêt est dicté.

Charles, forcé de condamner le crime,

En l'immolant regrettait la victime :
« Toujours punir, s'écria-t-il trois fois,
Toujours punir est donc le sort des rois! »

Soudain paraît, dans la salle isolée,
Du criminel la fille désolée;
Son œil est triste et son teint sans couleur,
Et sous ses traits on eût peint la douleur.
Elle tremblait ainsi que la gazelle
Quand par hasard, au sein du bois profond,
Elle aperçoit le chasseur vagabond
Qui l'atteignit de sa flèche mortelle.
Charles pensif lève les yeux sur elle.
O! qui peindra ses transports renaissants
Dès qu'il revoit cette sylphide aimable,
Dont la présence enivra tous ses sens.
Il veut parler; un trouble inexprimable
Fait sur sa bouche expirer ses accents.

Brûlant d'un feu qu'il peut cacher à peine,
Avec lenteur il s'était rapproché
Du front charmant vers la terre penché;
Il effleurait de sa brûlante haleine
Ce front d'albâtre et ces cheveux d'ébène.
Tremblant d'amour, il pressait une main
Qui frémissait dans la sienne oubliée,
Et, sur son sein doucement appuyée,
Pouvait compter les soupirs de son sein.
C'en était fait : un seul instant peut-être,
Et de ses feux il n'était plus le maître.
Mais un héros au devoir, à l'honneur
Sait immoler jusques à son bonheur :
« Fille adorable autant que malheureuse,
Rassurez-vous, dit la voix généreuse;
Beauté, vertus ont des droits sur mon cœur.
Didier vivra : les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux. »

Et, bénissant le prince tutélaire,
La vierge en pleurs embrassa ses genoux.
« La tendre fille est épouse fidèle,
Dit le héros, je vous dois un époux.
Ogier vous aime, il est digne de vous;
Le plus vaillant mérite la plus belle.
— Jamais d'époux! jamais... » s'écria-t-elle;
Et de ses traits s'enflamma la pâleur;
Et, le cœur plein d'un funeste présage,
L'infortunée en voilant son visage
Cacha du moins son trouble et sa douleur.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT CINQUIÈME.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT CINQUIÈME.

QUAND loin des cieux par la foudre ébranlés
De la tempête a fui le char funeste,
Les sept couleurs de l'écharpe céleste
Rendent le calme à nos bords consolés:
Ainsi la paix ramène dans Pavie
L'amour, les jeux, l'espérance, et la vie.
Les chants du barde et du gai ménestrel

Ont du palais déja frappé les voûtes;
Pour les héros un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joûtes.
Dans les jardins Ophélie et sa cour
Du ménestrel écoutent la romance.
Chaque beauté proclame tour-à-tour
Du grand vainqueur la gloire et la clémence:
Seule Ophélie a gardé le silence,
Et dans son sein recueille son amour.
Pâle et tremblante, elle croit voir sur elle
Tous les regards à-la-fois s'attacher,
Et découvrir la blessure cruelle
Qu'à son cœur même elle voudrait cacher.
Pour déguiser son trouble involontaire:
« Ce roi puissant, dit-elle, de sa mère
A les vertus et n'eut point les malheurs.
Berthe jadis vécut pour les douleurs.
Beau ménestrel, sur ta lyre d'ivoire,

Il m'en souvient, tu nous contas ses maux.
Répète-nous la merveilleuse histoire. »
Le ménestrel fit entendre ces mots,
Et sa parole enchaîna l'auditoire :

« Dans un vallon de bois environné,
Près de Lutèce, une obscure retraite
Cachait son toit de mousse couronné.
Un bon vieillard, pieux anachorète,
Depuis vingt ans sous ce toit résidait ;
Depuis vingt ans, de la Vierge céleste
Il desservait la chapelle modeste.
Pauvre lui-même, au pauvre il accordait
Quelques secours, et Dieu les lui rendait.
S'acheminant vers le saint hermitage,
Dès le matin, les habitants du lieu
Venaient offrir au serviteur de Dieu
Les fleurs, les fruits, et le simple laitage.

Ils répétaient d'une commune voix:
« Priez pour nous, Notre-Dame-des-Bois! »
Et chacun d'eux du pieux solitaire
Dévotement allait baiser la croix,
Et le missel, et le pieux rosaire.

Une étrangère, au timide regard,
Vint partager l'asyle du vieillard.
Cette beauté se disait orpheline;
Et sous le nom, le doux nom d'Azoline,
Du bon ermite elle écartait l'ennui,
Servait sa table, ou priait avec lui.
Lorsque l'hiver attristait la nature,
Au jour tombant, elle chantait parfois
La surprenante et tragique aventure
Des trois enfants égarés dans les bois:
Et quand la nuit s'étendait plus obscure,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin

Elle filait et le chanvre et le lin.
Ses chastes mains paraient le sanctuaire,
D'un fin tissu voilaient le reliquaire,
Et tous les jours, pour la Reine du ciel,
Des suppliants recevaient en offrandes
Les blonds épis et les fraîches guirlandes,
Les fruits naissants et les gâteaux de miel.
O! comme alors l'œil charmé la contemple!
Plus d'une fois devant ses traits si doux
On fut tenté de fléchir les genoux:
On croyait voir la patrone du temple.

Voilà qu'un soir un grave pèlerin,
Arrivé seul de la cité prochaine,
S'avance et dit: « Nous n'avons plus de reine,
Et, de la part de notre souverain,
Je viens ici déposer pour hommage
Cent pièces d'or aux pieds de cette image. »

Ainsi parlant, de la main il montrait
La Vierge sainte et son grossier portrait.
L'anachorète et la jeune inconnue
Se regardaient; l'étranger continue:
» Jusqu'à ce jour, le spectre du hameau,
De la forêt le fabuleux château,
L'esprit des bois, le chêne aux sept merveilles,
De contes vains ont frappé vos oreilles,
Et mon récit pour vous sera nouveau.
Lors, s'asseyant non loin de la colline,
Entre l'ermite et sa belle Azoline,
Il conte ainsi la royale douleur:
« Non sans regrets, la reine Blanchefleur
Se sépara de sa fille chérie.
Berthe quitta sa mère et sa patrie.
Un diadême et la main d'un époux,
Présents trompeurs, l'attendaient parmi nous.
Pour la guider Margiste fut choisie,

Cœur ténébreux, monstre d'hypocrisie;
En méditant un projet inhumain,
De notre France elle prit le chemin.
Elle s'éloigne, et sa fille avec elle.
La jeune Alise, à ses leçons fidèle,
De la princesse est le portrait vivant;
Entre elles deux l'œil hésita souvent.
De l'élever au trône de la France
L'horrible mère embrasse l'espérance:
Aux assassins qui marchent sur ses pas
Elle a de Berthe ordonné le trépas;
Et la forêt silencieuse et sombre
Ensevelit ce secret dans son ombre,
Et d'un faux nom le crime revêtu
Obtint le rang promis à la vertu.
Quand l'imposture au trône fut assise,
On chercha Berthe, on ne trouva qu'Alise.
Son règne affreux, qui démentait son nom,

De Blanchefleur éveillant le soupçon,
(Eh! qui pourrait tromper l'œil d'une mère?)
Elle accourut, perça le noir mystère:
Bientôt Margiste expira dans les feux;
On recueillit ses iniques aveux;
Et sa complice, à l'échafaud ravie,
Au fond d'un cloître alla cacher sa vie.
Depuis ce jour Pepin dans la douleur,
En son palais seul avec Blanchefleur,
Pleure la mort d'une épouse ignorée:
D'un poison lent son ame est dévorée;
Triste, il succombe à son fatal ennui.
Homme de Dieu! daignez prier pour lui. »
Il parle encore... Azoline éperdue
Soudain s'écrie: « Aux pieds de votre roi,
Bon pélerin, venez, conduisez-moi.
A ses regrets Berthe sera rendue.
—Elle respire!—Elle est devant vos yeux. »

L'astre du soir alors blanchit les cieux.
Le pélerin la regarde; ô surprise!
Dans tous ses traits il revoit ceux d'Alise:
« Bonté du ciel! embrasse ton époux.
Berthe! c'est lui que le sort te renvoie... »
Le saint pasteur versa des pleurs de joie,
Et de son maître il pressa les genoux.
Quand de minuit l'étoile radieuse
Revint briller sur l'enceinte pieuse,
Il consacra ces nœuds touchants et doux.
La sombre nuit achevait sa carrière:
Berthe à Pepin conta comment ses pleurs
Surent fléchir une main meurtrière;
Comment enfin la Vierge des douleurs
Lui fit ouvrir la porte hospitalière.
Au point du jour, son bâton blanc en main,
Le bon vieillard de la reine nouvelle
Suivit les pas; mais, le long du chemin,

Il soupirait, songeant à sa chapelle :
Le roi, dit-on, le fit son chapelain.
Berthe régna, sans en être plus fière ;
Dans le palais comme sous la chaumière,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin
Elle filait et le chanvre et le lin :
On la nomma Berthe la filandière. »

De Berthe ainsi répétant les malheurs,
Le ménestrel, sous la verte feuillée,
Par ce récit qu'interrompaient ses pleurs,
Charma long-temps la troupe émerveillée.

Mais les hérauts ont élevé leur voix :
« Accourez tous bénir les cieux propices,
Et déposez le glaive pour la croix,
Fiers paladins! au dieu maître des rois
D'un jour si beau vous devez les prémices.

Marchez au temple. » Et du temple sacré
On voit bientôt les vastes galeries
Se revêtir de riches draperies;
D'un lin plus pur l'autel est décoré.

A cet autel où brille l'oriflamme
Le patriarche à pas lents est monté;
Aux assistants ses mains ont présenté
Ce pain des cieux, nourriture de l'ame.
L'or d'un nuage environnait l'autel;
Quand descendit l'ange du sacrifice,
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.
Le prêtre enfin aux oreilles charmées
Fit retentir l'hymne cher au vainqueur,
Et les guerriers répétèrent en chœur :
« Louange au dieu qui conduit les armées! »
On entendit ce chant religieux,

Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.
L'orgue y mêla ses sons mélodieux.
Charles priait : au pied d'un oratoire,
Humble vainqueur, il prosternait sa gloire.
C'était ainsi que le héros pieux
Se recueillait au sein du sanctuaire;
C'était ainsi que le roi de la terre.
Se préparait le royaume des cieux.

On sort du temple, et les lices désertes
Par les hérauts à l'instant sont rouvertes.
Superbe, et jeune en sa maturité,
Le grand monarque est assis sous la tente.
On admirait sa libre majesté,
Son front serein, sa stature imposante,
Et de ses traits la douce gravité.

Sur cette foule à sa voix reunie
Il dominait : tel aux bois d'Hercynie
L'arbre sacré, de ses puissants rameaux
Ombrage au loin les robustes ormeaux.
L'aigle lui seul repose sur sa tête;
Plus d'un trophée orne ses bras noueux;
Et des forêts ce roi majestueux,
Qui mille fois affronta la tempête,
Protége encor les fêtes et les jeux.

Non loin siégeaient ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut, dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur;
Cet Adélard, des sages le modèle;
Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême;
Ce jeune Ecbert, qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadême,

Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.

Des nobles jeux l'écho par intervalles
A répété le prélude guerrier;
Déja la voix des timides vassales
Chante en ces mots la chanson d'Olivier,
Aux faibles sons de légères cymbales :

Au doux pays que son ombre aime encor,
Dès qu'Olivier jadis reçut la vie,
Pour le doter la Fée aux cheveux d'or
Lui départit valeur et courtoisie.
Ses yeux à peine avaient vu le soleil,
Qu'il palpitait au seul mot de victoire,
Et que déja son innocent sommeil
Était troublé par des songes de gloire.

De la lueur du glaive menaçant
Combien de fois il effraya sa mère !

Combien de fois le héros grandissant
Enorgueillit les cheveux blancs d'un père!
A sa merci tombait sur le préau
Maint damoisel en mainte cour plénière:
Paraissait-il? devant le jouvenceau
Les vieux barons inclinaient leur bannière.

Mainte beauté brûla pour lui d'amour;
Il fit rêver plus d'une châtelaine:
A son cimier l'on voyait tour-à-tour
De leurs cheveux flotter l'or ou l'ébène.
Terrible alors contre les plus vaillants
Il s'élançait aussi prompt que la foudre;
Environné de nombreux assaillants,
Il les comptait, mais couchés dans la poudre.

Advint qu'un jour, jour à jamais fatal,
Il s'enfonça dans les vieilles Ardennes:
Là, répandu par un coup déloyal,
Son noble sang teignit le pied des chênes.

Consolons-nous : il est vivant encor;
Le paladin fut cher à la Sylphide,
Et, sur son char, la Fée aux cheveux d'or
L'a transporté vers l'heureuse Atlantide.

A ces accents, des clairons et des cors
Ont succédé les éclatants accords.
On a baissé l'importune barrière.
Un cri s'élève : « Honneur aux fils des preux! »
C'est le signal; et bientôt la carrière
A disparu sous l'escadron poudreux.

Troublant soudain la belliqueuse fête,
A la barrière un inconnu s'arrête.
Un coursier noir porte ce chevalier;
Noir est son casque et noir son bouclier;
Sur sa cuirasse on lit ce mot: Vengeance!
Vers Charlemagne, intrépide, il s'avance,
Et dit : « C'est toi que j'ose défier;

Toi. » Du héros la terrible *Joyeuse* *
Frémit déja sous sa main furieuse.
Il est debout. S'empressant à-la-fois,
Les paladins allaient punir l'audace
Du discourtois dont l'altière menace
Se mêle aux jeux des paisibles tournois.
Charles retient leur fureur vengeresse :
« C'est à moi seul que le défi s'adresse,
Leur a-t-il dit. Je veux bien déroger
Jusqu'à soumettre un obscur étranger :
De cet honneur il est digne peut-être.
Malgré son casque et son noir écusson,
A sa valeur je saurai le connaître,
Ou dans la poudre il me dira son nom. »
Sur *Fulgurin* à ces mots il s'élance.

---

* C'est le nom que les romanciers donnent à l'épée de Charlemagne.

La rage au cœur, le farouche inconnu
Pique des deux, serre sa forte lance;
Mais sans plier Charles a soutenu
De cet assaut l'horrible violence.
Autour de lui la terre en a tremblé;
Et l'assaillant est lui-même ébranlé.
Tous deux alors, d'une volte soudaine,
Semblent se fuir, et du bout de l'arène
Plus menaçants reviennent.... Tel le flot,
Long-temps battu par le vent des orages,
En écumant se retire, et bientôt
D'un nouveau choc ébranle les rivages.
De l'étrier perdant l'utile appui,
Le forcené cède à l'atteinte affreuse,
Et de sa tête il frappe malgré lui
Du noir coursier la croupe vigoureuse.
Il va tomber : le royal paladin,
Noble vainqueur, le protège avec grace,

Et, lui tendant une loyale main,
Retient sa chute et prévient sa disgrace.
Jetant sa lance, il dit : « Fier étranger,
De cet essai mon ame est satisfaite;
Je t'ai sauvé l'affront de la défaite :
En t'éloignant, fuis un nouveau danger.
— Non, répond-il avec un cri de rage,
Je ne veux point de ta vaine pitié;
Je veux ton sang, du mien fût-il payé.
Victoire ou mort! qui m'épargne m'outrage.
Victoire ou mort? je suis prêt, défends-toi;
C'est un combat et non plus un tournoi. »
Alors commence une attaque nouvelle.
De leurs coursiers tous deux sont descendus :
Le cimeterre en leurs mains étincelle;
Les coups fréquents, ensemble confondus,
Tout-à-la-fois sont portés et rendus.
L'acier tranchant des lames aiguisées

Frappe à grand bruit les visières brisées;
L'éclair jaillit des mailles, des plastrons:
Aux champs d'Etna, tel et moins prompt encore
L'ardent marteau des nerveux forgerons
A coups pressés bat l'enclume sonore.
Du chevalier le fer vole en éclats;
Mais le poignard, préparé pour son bras,
A remplacé le large cimeterre.
Le front royal vient d'en être effleuré;
Le sang jaillit de ce front révéré
Où sont écrits les destins de la terre.
A cet aspect, les pâles chevaliers
Poussent des cris, frappent leurs boucliers.
Rassurez-vous, élite généreuse!
De votre roi l'insolent agresseur
Est étendu dans la lice poudreuse:
Déja du fer la pointe est sur son cœur.
« Relève-toi, lui dit Charles. VENGEANCE

Fut ta devise, et la mienne est CLÉMENCE.
Je te fais grace. — Et moi, je me punis,
Dit le vaincu; nos débats sont finis.
Voici l'instant qui nous réconcilie :
Demain, demain nous serons réunis. »
Il meurt.... C'était le frère d'Ophélie.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT SIXIÈME.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT SIXIÈME.

Il était nuit; dans le royal domaine
On n'entendait que le souffle des vents
Qui frémissaient sur les vitraux mouvants,
Et tourmentaient le feuillage du chêne,
Ou quelquefois le monotone bruit
Des surveillants dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,

Va mesurant les heures de la nuit.

Roi malheureux et plus malheureux père,
Didier pleurait son fils privé du jour:
Sa fille en deuil oubliait pour un frère
Ce Charlemagne objet de tant d'amour.
Et cependant Charlemagne lui-même
Touche peut-être à son heure suprême.
Tout le venin de l'horrible poignard
Brûle son front et trouble son regard.
Morgane alors de sa joie infernale
Laisse éclater le farouche transport,
Et vient planer sur la couche fatale
En murmurant des paroles de mort.
« Meurs! poursuit-elle avec un cri de rage,
Meurs! souviens-toi du jour où mon amant
Pour te sauver détruisit mon ouvrage,
Et de mon art rompit l'enchantement.

J'avais juré de venger cet outrage;
L'heure est venue, et je tiens mon serment. »

Dans le palais court l'affreuse nouvelle;
Du souverain le danger se révèle:
Sur tous les fronts se répand la pâleur,
Le désespoir et la terreur muette
Glacent les cœurs, et la foule inquiète
Semble tranquille à force de douleur.
Quand l'incendie aux dévorantes ailes,
La nuit, s'attache aux toits des citadelles,
Quand le beffroi tinte à coups redoublés,
Les citoyens, interdits et troublés,
Errent en foule autour de l'édifice,
Et, sans tenter aucun secours propice,
S'intimidant loin de se raffermir,
Dans le péril ne savent que frémir.
Tels, dans l'effroi dont leur ame est atteinte,

Les habitants de la funèbre enceinte,
Laissant leur maître en proie à ses douleurs,
Au mal cruel n'opposent que des pleurs.
Plus le temps fuit, plus le danger s'augmente :
Au front brûlant où siége le poison
La fièvre monte, et le sang qui fermente
A menacé de rompre sa prison.
L'art ne peut rien; l'oracle d'Épidaure
Pour nos climats était muet encore.
Mais sur les rois veille un dieu protecteur;
Rassurons-nous... Alors se fit entendre
Sous les balcons une voix jeune et tendre.
Elle attira les zélés serviteurs;
Et, l'écoutant d'une oreille attentive,
On entendit ces mots consolateurs
Qu'accompagnait la guitare plaintive :

Sauvez les jours de votre souverain:
La Providence à son secours m'amène;

Je vous promets sa guérison soudaine.
Ouvrez la porte au jeune pèlerin.

Sauvez les jours de votre souverain:
En voyageant aux monts de la Galice,
J'ai recueilli plus d'une herbe propice;
C'est le trésor du jeune pèlerin.

Sauvez les jours de votre souverain:
Peut-être, hélas! pour finir sa souffrance,
L'ange qui veille aux destins de la France
A pris les traits du jeune pèlerin.

L'adolescent à la voix inspirée
Ainsi chanta: ce ne fut point en vain.
Aux serviteurs il disait: « Si demain
Je n'ai sauvé cette tête sacrée,
Je veux périr frappé de votre main.
Seul avec vous, près d'un roi que j'adore,
Oh! laissez-moi veiller jusqu'à l'aurore. »

Ses yeux en pleurs, ses accents ingénus
Ont désarmé l'inflexible refus.

Dieu! quelle nuit d'éternelle durée!
La voix éteinte et la marche égarée,
Les chevaliers, désarmés à demi,
Redemandaient leur maître et leur ami,
Et parcouraient avec inquiétude
Des corridors la longue solitude.
Ils s'abordaient en se pressant la main,
Se regardaient d'un œil triste et sans larmes,
Et, dévorant leurs mortelles alarmes,
Silencieux, reprenaient leur chemin.
Les uns, du ciel implorant un miracle,
Allaient prier pour le prince adoré,
Et sur l'autel, près du saint tabernacle,
Offraient pour lui le cierge consacré.
Ils répétaient: « Que le Dieu des empires

Daigne un instant te regarder d'en haut,
O Charlemagne! et demain, s'il le faut,
Nous mourrons tous pourvu que tu respires.»
Sur les perrons les autres rassemblés
Incessamment levaient des yeux troublés
Vers cette lampe obscure et vacillante
Dont la clarté tristement avait lui,
Et qui, du roi compagne défaillante,
Peut-être encor doit durer plus que lui.

Enfin paraît l'aurore désirée;
Elle paraît! de la chambre du roi
Les preux en foule ont assiégé l'entrée,
Tous palpitant d'espérance et d'effroi.
A leur approche, ô bonheur! ô merveille!
Le roi chéri doucement se réveille:
Il croit sortir d'un songe plein d'attraits;
Un calme heureux respire dans ses traits.

Du pèlerin ce bienfait est l'ouvrage.
Les chevaliers tour-à-tour sur leur cœur
Veulent presser l'enfant libérateur.
De ses deux mains il voile son visage.
Chacun sourit, et dans cette candeur
Croit du bienfait démêler la pudeur,
Ou l'embarras naturel au jeune âge:
On s'abusait. Mais l'ami d'Isambart
Du pélerin s'approche, et le supplie
De contenter leur avide regard...
Ah! malheureux! peux-tu savoir trop tard...
Tu l'as voulu: reconnais Ophélie!
Bientôt, hélas! finiront ses destins.
Déja la mort sur ses lèvres muettes
Change la rose en pâles violettes;
Son front est morne et ses yeux sont éteints.
Elle périt, la vierge magnanime!
Elle périt, volontaire victime;

Et les poisons par sa bouche aspirés
Jusqu'à son cœur arrivent par degrés.
En ces instants, belle de sa mort même,
Vers le monarque elle lève les yeux,
Et, souriant du sourire des cieux :
« Prince, je touche à mon heure suprême.
Or, apprenez le secret du tombeau.
D'un long tourment le trépas me délivre...
J'aimais un roi... pour lui je n'ai pu vivre...
Pour lui je meurs... et mon sort est trop beau. »
Elle a parlé ; son ame au ciel s'élance,
Et de la mort tout garde le silence.
Lors on crut voir l'ange du dernier jour
Qui la couvrait de son aile d'albâtre ;
Et tout-à-coup le nocturne séjour
Sembla rempli d'une clarté bleuâtre
Et d'un parfum d'innocence et d'amour.
Le lendemain, en pompe solennelle,

On emporta la dépouille mortelle,
De cet objet autrefois si charmant,
Et sous les murs de la sainte chapelle
On éleva son simple monument.

Pour signaler sa puissance nouvelle,
En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards;
En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards;
De l'Occident l'empire en vain l'appelle:
Rien ne distrait ses douloureux ennuis;
Il croit toujours voir l'ombre virginale
A ses côtés errer durant les nuits,
Jusqu'au lever de l'aube matinale.

Un soir encore il voulut une fois
S'acheminer vers l'enclos solitaire,

Pour y pleurer cette fille des rois,
Qui récemment avait quitté la terre.
Au lieu fatal, seul, il s'était rendu...
De longs soupirs ont frappé son oreille;
Il aperçoit, sur la pierre étendu,
Un malheureux qui sanglote et qui veille.
C'était Didier. Sur la terre isolé
A ses regards son vainqueur s'offre à peine,
Qu'il lève au ciel un regard désolé,
Puis sur la pierre aussitôt le ramène.
Pâle et troublé, du misérable roi
Charles s'approche, et dit : « Pardonne-moi,
Sur ce tombeau le regret nous rassemble ;
Et dans la nuit nous gémirons ensemble.
Tout a fléchi sous mes coups triomphants
Et cependant comme toi je soupire.
Si je ne puis te rendre tes enfants,
Je veux du moins te rendre ton empire. »

Didier se tait, sourit amèrement,
Et de l'enclos s'éloigne lentement.
Le cloître saint, Thébaïde profonde,
Ensevelit ce prince infortuné,
Qui, devant Dieu nuit et jour prosterné,
Goûte une paix qui n'est point de ce monde.
Du cénobite il apprend à souffrir,
En attendant qu'à son heure dernière,
Roi pénitent, sur un lit de poussière,
Le Christ en main, il apprenne à mourir.

Chaque minuit, l'airain du monastère
Sonne trois fois : à ce nocturne appel,
Les habitants de la cellule austère
Prennent la croix et le pieux missel,
Et, les pieds nus, vont embrasser l'autel.
Leurs chants aux cieux montent pour Ophélie;
Et, répondant à leur voix affaiblie,

L'orgue soutient de ses plaintifs accords
La litanie et le psaume des morts.
Couvert de cendre, et vêtu de la haire,
De tout son corps pressant les froids parvis,
A ces accents le royal solitaire
Mêle tout bas quelques vœux pour son fils.
Mais, d'Ophélie honorant la mémoire,
Une chronique, et nous devons l'en croire,
Atteste encor que le vaillant Ogier
Jusqu'au trépas resta son chevalier,
Et désormais porta l'armure noire.
Le jeune pâtre, au pied d'un chêne assis,
A l'étranger dit la touchante histoire,
Et l'étranger se trouble à ses récits.
Plus d'une belle en ces lieux égarée,
Triste, et plaignant la mort prématurée,
Sur le tombeau que ses pleurs ont mouillé
Laisse, le soir, son bouquet effeuillé.

De souvenirs l'ame encor poursuivie,
Souvent le roi vient lui-même en secret
S'y recueillir, et donner un regret
A la beauté qui lui donna sa vie.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

NOTES.

PAGE 58.

On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne
Fouler aux pieds l'informe Jupiter.

Tandis que Charlemagne était occupé de la guerre de Lombardie, les Saxons tentaient de nouvelles incursions sur les terres françaises : mais sa rapide vigilance ne se trouva jamais en défaut; il passait du milieu de l'Italie au fond de la Saxe, triomphait, et revolait en Italie. « Personne, dit Montesquieu, n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les

difficiles avec promptitude... Les affaires renaissaient de toutes parts; il les finissait de toutes parts. »

Charlemagne, provoqué sans cesse par les Saxons, voulut achever enfin cette guerre qui avait commencé avec la monarchie française. Il pénétra dans la Germanie, s'empara de la forteresse d'Eresbourg, et livra aux flammes l'idole et le temple d'Irmensul, encore teints du sang des victimes humaines. La prise d'une forteresse que les Saxons jugeaient imprenable, la destruction d'un dieu impuissant à les sauver et à se défendre lui-même, entamèrent par la terreur l'ouvrage de leur conversion; et les convertir, c'était les vaincre.

PAGE 58.

Du fier Theudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal.

Avec Theudon tomba la puissance des Huns. Les Saxons, enhardis par la défaite de quelques

lieutenants de Charlemagne, aux environs du mont Sintal, expièrent bientôt leur faible avantage.

Les conquêtes de Charlemagne avaient reculé les bornes de son empire, et l'obligeaient à se former une capitale entre la France et la Germanie. Il l'établit à Aix.

PAGE 59.

Du noble Haroun le visir magnanime,
Ce Giaffar, sa future victime,
Au roi suprême a présenté l'anneau,
Gage sacré d'alliance et d'estime....

Aaron ou Haroun Raschild, fils de Mahadi, et calife de la race des Abassides, était nommé par les Français le Charlemagne de la Perse, tandis que les Persans appelaient Charlemagne le Raschild de la France. Ces deux princes, qui ne se virent jamais, avaient conçu l'un pour l'autre la plus sincère affection. En effet, leurs ames étaient

dignes de s'entendre. Le calife fit présent au monarque, du premier éléphant, du premier orgue, et de la première horloge de verre qui eussent paru en France : il lui envoya aussi son anneau.

PAGE 59.

Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'Orient l'autre Sémiramis
Lui fait offrir sa main sanglante encore;
Et, des états où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.

L'Empire d'Occident, qui achevait de se renouveler, fit trembler Irène sur son trône. Elle proposa sa main à Charlemagne, et lui apportait en dot l'Empire d'Orient. Nicéphore, qui du rang de simple chancelier était monté jusqu'à l'Empire, voulut à son tour céder au monarque la moitié de

ses états pour s'assurer la possession tranquille de l'autre moitié. Comme Irène, il n'obtint que des refus. La pompe orientale qu'étalaient ses ambassadeurs n'éblouit point Charlemagne, qui ne voulut pas que l'Occident cédât en splendeur à l'Orient.

PAGE 60.

Il a revu chez le prince lombard
Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.

Cette circonstanee est historique. Ogier, s'étant retiré de la cour de France, se réfugia chez Didier, roi des Lombards.

PAGE 74.

Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle Fée en sa grotte profonde
Cherche un asyle, et des sylphes trompeurs

Y réunit la foule vagabonde.

M. Baour-Lormian, qui, dans ses *Veillées Poétiques et Morales*, a su faire habilement constraster les couleurs les plus opposées, a répandu sur le tableau des sylphes tout le charme de son talent. Je vais transcrire ce brillant passage : citer de pareils vers, c'est faire plus que les louer.

Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et le soir s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse;
Et de leurs blonds cheveux dégagés de liens,
Les zéphyrs font rouler les flots aériens.
O surprise! bientôt dans la forêt antique
S'élève, se prolonge un palais fantastique,
Immense, et rayonnant de l'éclat le plus pur.
Tout le peuple lutin, sur ses parvis d'azur,
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillants des Fées,
Et boire un doux nectar qui pétille dans l'or,

Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat douteux encor,
Dissipant cette foule inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.

PAGE 94.

Au sein des murs il pénètre... et les portes,
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.

C'est ainsi que le comte d'Artois, frère de saint Louis, se précipita dans Massoure, où il périt, victime de son ardeur héroïque.

PAGE 131.

Est-ce le chant des magiques Orphées?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron?
Non. Brise-toi, luth impuissant des Fées!
C'est un mortel. Arioste est son nom.

Je me suis plu à rendre hommage au rare génie de l'Arioste, en le faisant annoncer à Charlemagne

comme le chantre futur de son neveu Roland. J'ai sur-tout évité soigneusement (et c'est encore un hommage) de remettre en scène les héros de cet admirable poëme, qui n'eut point de modèle, et qui ne doit point avoir de copie.

PAGE 138.

Didier vivra : les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux.

Cet acte de clémence est historique. Didier, qui, à l'instigation d'Adalgise, avait tenté une nouvelle révolte, en fut absous par son vainqueur.

PAGE 144.

Pour le héros un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joûtes.

Madame de Genlis, dans les notes de ses *Chevaliers du Cygne*, observe avec raison qu'il n'est point parlé de tournois dans l'histoire avant le

règne de Charles-le-Chauve. Elle n'a cependant point hésité à les reproduire dans son roman, et ils y répandent un charme de plus. J'ai cru pouvoir, à son exemple, avancer l'époque de cette institution brillante. Ce n'est pas l'unique inspiration que je doive à son intéressant ouvrage.

PAGE 144.

Berthe jadis vécut pour les douleurs.

Berthe, mère de Charlemagne, a souvent exercé la plume des romanciers. L'épisode que j'ai introduit dans mon poëme est tiré d'un roman en vers, d'Adenès, ancien troubadour.

PAGE 150.

Depuis ce jour, Pepin dans la douleur....

C'est ce même Pepin dont le tombeau ne portait pour inscription que ces mots : *Ci gît le père de Charlemagne.*

PAGE 153.

L'or d'un nuage enveloppait l'autel,
Quand descendit l'ange du sacrifice
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.

J'aurais développé davantage cette description, si le même sujet n'eût inspiré à un grand talent des vers dont Racine se fût honoré, et que La Harpe place au rang des plus beaux de la langue française. Ils sont trop connus pour que je les cite.

PAGE 153.

On entendit ce chant religieux,
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès éclatait pour les dieux.

Il s'agit ici du chant que la Grèce avait consacré aux fêtes de Cérès-Éleusine, et qui fut in-

troduit dans nos cérémonies religieuses par le pape Grégoire, d'où il prit le nom de *grégorien*.

PAGE 155.

. . . . Ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur.

Archambaut, légiste et chancelier, jouissait de toute la confiance de son maître; il avait, dit-on, travaillé aux *Capitulaires*.

PAGE 155.

Cet Adélard, des sages le modèle...

Adélard, Théodulfe, Hilduin, et Alcuin, qui voulaient faire de la France une Athènes chrétienne, furent les principaux coopérateurs de la renaissance des lettres. On sait que Charlemagne avait formé une académie. Les académiciens de ce siècle d'ignorance se distribuaient entre eux les noms célèbres des génies de l'antiquité : ainsi,

Angilbert s'appelait Homère; Théodulfe, Pindare; Alcuin, Horace; etc. On a quelquefois attribué à Charlemagne la fondation de l'université.

PAGE 155.

Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême...

Albion, lieutenant de Vitikind, finit comme lui par se rendre, et vint dans Attigny pour recevoir le baptême.

PAGE 155.

Ce jeune Ecbert qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadême,
Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.

Un des plus grands rois de l'Angleterre, et qui devait un jour en être le seul roi, Ecbert, chassé pour un temps de son pays par la persécution, trouva un asyle dans la cour du roi de France,

et, apprenant de lui à réunir des États, y médita et y mûrit le grand projet de l'extinction de l'heptarchie ; il accompagna Charlemagne au voyage de Rome. — Lorsqu'il partit pour réunir l'Angleterre sous ses lois, Charlemagne, en l'embrassant, lui fit présent de son épée : « Elle a vaincu mes « ennemis, dit-il ; j'espère qu'elle aura la même « vertu contre les vôtres. — Elle n'est plus dans « la même main, répondit Ecbert, mais votre dis« ciple tâchera de suivre les leçons et les exemples « d'un tel maître. »

(M. Gaillard, *Hist. de Charlemagne.*)

Page 156.

Déja la voix des timides vassales
Chante en ces mots *la Chanson d'Olivier*,
Au faible son des légères cymbales.

Charlemagne avait recueilli un grand nombre de chants militaires. Les plus connus sont ceux dont Olivier et Roland étaient les héros. On les

chantait à la tête des armées, et ils conduisaient à la victoire. Il nous en est resté des fragments dont la naïveté, quelquefois énergique, est plus souvent triviale. J'ai conservé quelques traits de ces anciennes ébauches.

PAGE 158.

Un cri s'élève : « Honneur aux fils des preux ! »

Cette formule d'acclamation était usitée dans les tournois.

PAGE 167.

Des surveillants dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,
Va mesurant les heures de la nuit.

Les horloges sonnantes ne furent connues que vers le milieu du quatorzième siècle. Avant cette époque, des hommes étaient chargés de *crier* les heures pendant la nuit.

PAGE 176.

En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards;
En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards...

La prise de Pavie, dit M. Gaillard, dans son estimable histoire de Charlemagne, mettait sous l'Empire de Charlemagne le royaume des Lombards et lui ouvrait les portes de toute l'Italie. Les grands, les magistrats, toute la jeunesse romaine allèrent au-devant de lui; les uns portant des étendards, marques de leurs dignités, les autres en habits de fête, couronnés de fleurs, tenant des palmes dans leurs mains, tous chantant des hymnes d'allégresse, rendant graces à leur libérateur, célébrant ses victoires, et s'écriant: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » On déploya devant lui les bannières de l'Exarque; on porta les croix qu'on ne portait que devant ce ma-

gistrat ou devant les patrices. A cette reconnaissance non équivoque de sa souveraineté, Charles descendit de cheval et suivit à pied les bannières sacrées jusqu'à l'église Saint-Pierre. Il y entra aux acclamations de tout le peuple.

ALFRED,

POËME EN QUATRE CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Milton, dans une dissertation littéraire, désigne pour sujet d'un poëme héroïque les aventures d'Alfred, qui, ajoute-t-il, ne sont pas moins intéressantes que celles d'Ulysse. Si, comme le chantre d'Ulysse et d'Hector, Milton avait pu enfanter deux chefs-d'œuvre, sans doute il eût fait mieux que d'indiquer un sujet remarquable, il l'eût traité.

Mais ce qui doit sur-tout nous étonner, c'est que Shakespear, ce peintre énergique des royales infortunes, c'est que Pope, ce traducteur célèbre de la plus belle des épo-

pées, n'aient pas confié, l'un à la tragédie, l'autre à la muse héroïque, le soin de reproduire le grand nom d'Alfred et son histoire merveilleuse.

Quel personnage plus éminemment poétique, en effet, qu'un monarque, fondateur et guerrier, poète et législateur, qui joint à tant de sortes d'intérêt, l'intérêt plus grand qu'inspire un malheur non mérité? Les poètes et les romanciers ont-ils rien inventé de plus généreux que le caractère, de plus attachant que les aventures de cet Alfred, qui, accablé sous le nombre après d'éclatantes victoires, abandonné de son peuple dont il est chéri, suspend sa couronne aux rameaux d'un chêne, se réfugie dans une cabane, et, simple pâtre, songe, en conduisant un troupeau, qu'il

doit encore gouverner un peuple; qui, au signal de l'amitié, passe sous le déguisement d'un chanteur dans le camp des farouches Danois, observe leurs positions, profite de leur désordre, et, un luth en main, s'apprête à reconquérir ses états?

Au charme d'un sujet si noble, si dramatique, si complet, se rattachent les scènes d'une nature primitive, les tableaux contrastés de mœurs sauvages et de mœurs plus adoucies, des soins champêtres et des travaux guerriers, de l'audace ignorante et sans frein et de la valeur disciplinée: et, au milieu de ces images tour-à-tour gracieuses et sombres, imposantes et terribles, domine le caractère magnanime d'un héros à qui les victoires même n'ont pu faire aimer la guerre, d'un roi dont la gloire est

pure et consolante, et dont un historien, qui ne prodiguait pas la louange, disait: « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred-le-Grand.... L'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut, ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain.... »

Je me garderai bien de donner ici, à propos de mon poëme, une de ces poétiques où les préceptes de l'art sont adroitement détournés par l'auteur au profit de l'ouvrage. Il me paraît peu convenable d'offrir au public des préceptes, quand on attend de lui des leçons.

*****



Devéria del.t Koenig sculp.t

ALFRED.

Chant I

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.

Les marbres saints ou les tombes royales;

Deve...

ALFRED.

Chant I

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.

ALFRED.

CHANT PREMIER.

Muse du Nord, qui, seule et recueillie,
Au bruit lointain de l'orageuse mer
Vas répétant, dans les longs soirs d'hiver,
De l'Écossais la ballade vieillie!
Soit que tes yeux s'arrêtent par hasard
Sur les créneaux de ces tours sépulcrales,
Sanglants témoins des crimes du poignard;
Soit qu'à minuit tu foules à l'écart
Les marbres saints ou les tombes royales;

Viens. Les esprits à la baguette d'or,
Rassemblés tous en des cercles sans nombre,
Ont de Windsor peuplé la forêt sombre :
L'heure est propice; aux sentiers de Windsor,
Du grand Alfred je veux évoquer l'ombre.
Apporte-moi le luth consolateur,
Dernier ami, qui, fidèle à son maître,
Suivit au loin dans un exil champêtre
Ce roi caché sous l'habit du pasteur.

Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite, et ceinte de roseaux
Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.
Là demeurait un vieux soldat d'Ecbert :
Olgard, issu d'une noble famille,
Fuyait le monde, et sur ce bord désert
Coulait des jours embellis par sa fille.

Tout le hameau chérissait Edvitha :
Plus d'un pasteur la nomma la plus belle;
Plus d'un vieillard à son fils souhaita
De mériter une épouse comme elle.
Nouvel ami du vieillard généreux,
Le jeune Elvin dans la simple chaumière,
Qui de tout temps s'ouvrit aux malheureux,
Avait trouvé la table hospitalière.
Vers les rochers qui dominent les eaux
Il conduisait les chèvres vagabondes,
Ou, dans les prés que baignent les ruisseaux,
L'agneau timide et les brebis fécondes.

Edvin cachait le secret de son cœur;
Mais d'Edvitha souvent à la veillée
Il ramassait la guirlande effeuillée;
Même parfois il l'appelait sa sœur.
Ce nom de sœur et si pur et si tendre,

Qu'Edvin répète avec un doux accent,
Trouble Edvitha qui se plaît à l'entendre,
Et qui tout bas répond en rougissant.
Telle une fleur qui, sur les eaux penchée,
Se balançait au flexible rameau,
S'échappe enfin, par les vents détachée,
Et mollement suit le cours du ruisseau;
Telle Edvitha s'abandonne sans peine
Au sentiment dont le charme l'entraîne.

Quand les troupeaux, des prés quittant l'émail,
Sont renfermés dans l'ombre du bercail,
Edvin, assis aux pieds de la bergère,
Lui répétait la ballade étrangère,
La longue histoire, et les simples chansons
Qu'à leurs foyers les filles des Saxons
Chantaient, la nuit, en attendant leur père.
Mais, par hasard, venait-il quelquefois

A rappeler quelque triste aventure
Des rois proscrits cachés au fond des bois,
Il se troublait; les cordes sous ses doigts
Ne formaient plus qu'un lugubre murmure;
Morne et pensif, il demeurait sans voix.
Ce n'était point la vague rêverie
Du pâtre obscur qui songe à ses troupeaux,
Aux fruits des bois, aux fleurs de la prairie,
En essayant sur ses légers pipeaux
Un air d'amour pour la beauté chérie.
D'un soin plus grave il semble inquiété:
Tout le trahit, ses discours, son silence;
Et, sur ces bords trop long-temps arrêté,
Vers d'autres lieux en espoir il s'élance,
Impatient de son obscurité.

Olgard un jour lui dit: Ton luth sommeille,
Et loin de nous tu rêves à l'écart.

D'un chant guerrier viens flatter mon oreille;
Le chant guerrier rajeunit le vieillard.
Edvin soumis se rend aux vœux d'Olgard.
Précipitant sa cadence plus vive,
Il veut chanter l'hymne de la valeur;
C'est vainement, et la note plaintive
Revient toujours soupirer la douleur.
« Mon luth est triste; en vain je l'importune:
Aux sons de gloire il n'est plus destiné.
Tel il gémit dans le jour d'infortune
Où de son peuple Alfred abandonné...
— O! parlez-nous de ce roi détrôné;
Répétez-nous sa douloureuse histoire,
Dit la bergère; au bord du fleuve assis,
Vous la contiez un jour, et vos récits
Depuis ce jour occupent ma mémoire. »
Alors Edvin, sur un mode touchant,
Du roi banni redit le triste chant:

Alfred un jour, abandonné des braves,
Vit ses sujets passer sous d'autres lois,
Et sous le joug des tyrans scandinaves
Courber le front pour la première fois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Un seul ami, qui l'aima pour lui-même,
En lui jurant de soutenir ses droits,
Vint embrasser le roi sans diadême...
L'embrassait-il pour la dernière fois?
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Dès le retour de l'aurore prochaine,
Se dérobant aux féroces Danois,
Il suspendit sa couronne au vieux chêne,
Et le vieux chêne en tressaillit trois fois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Heureux Ecbert! au beau pays de France
Un roi fameux t'accueillit autrefois;
Et, sans appui comme sans espérance,

Ton héritier gémit seul dans les bois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Depuis ce temps on dit que son fantôme
Dans la feuillée apparut une fois.
Peut-être, hélas! songeant à son royaume,
Sous quelque ombrage est-il mort dans les bois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Des pleurs mouillaient les yeux de la bergère;
Elle disait : « Que je plains sa misère!
Pourquoi le ciel qui protége les rois,
Ne l'a-t-il pas amené sous nos toits?
Chéri de nous, il eût béni mon père.
— Quoi! se peut-il, répond Edvin troublé,
Qu'il vous inspire un intérêt si tendre?
Belle Edvitha! s'il pouvait vous entendre,
De son malheur il serait consolé.
— Le nom d'Alfred est cher à mon grand âge,
Poursuit Olgard; jadis par mon courage

Je dérobai son aïeul au trépas.
Suivant Ecbert au milieu des combats,
Du fer levé je vis le coup funeste
De ses vieux ans prêt à borner le cours :
Je le sauvai; mon sang paya ses jours.
Cette blessure est un bien qui me reste. »
Il la montra sur son sein découvert;
Puis il reprit : « Ce magnanime Ecbert
Entre ses bras m'emporta sous sa tente;
Il dénoua son écharpe éclatante,
Et de mon sang elle étancha les flots.
Je la conserve. » En écoutant ces mots :
« Ah! dit Edvin, permettez que je touche
Ce don sacré d'un roi victorieux;
Noble vieillard, permettez que ma bouche
Presse un moment le tissu glorieux.
— Oui, » dit Olgard. Aussitôt il se lève;
Au mur poudreux où pendait son vieux glaive

Il prend l'écharpe. Edvitha, souriant,
En décorait Edvin impatient.
Dieu! quels transports il sent naître en son ame!
Dans ses yeux brille une subite flamme.
Olgard lui parle, il ne l'écoute plus;
Sa voix s'égare en des accents confus;
Il nomme Ecbert, parle de diadême...
Ce jeune Edvin, c'était Alfred lui-même.

Dès ce moment, la fille du vieillard
N'occupait plus son ame tout entière.
Plus matinal, il quittait la chaumière,
Vers la chaumière il revenait plus tard.
A la veillée, interrogeant Olgard,
Il ne parlait que du fier Scandinave.
Leur chef Ivar, si farouche et si brave;
Son frère Ubba, pirate au cœur de fer,

Moins digne fils du courageux Recner *;
Du camp nouveau les secrètes entrées;
Des monts voisins les routes ignorées;
Tel est d'Alfred l'entretien le plus cher.
Quand du vieillard la longue expérience
L'avait charmé par d'utiles récits,
Il se levait, saisi d'impatience,
Et dans les bois par les ombres noircis
Portait son trouble et ses pas indécis.
A tout moment, non sans rougir de honte,
Il croyait voir, sous ses yeux éperdus,
L'auguste Ecbert, qui lui demandait compte
De tant de jours obscurément perdus.

---

* *Recner* ou *Regner*, roi de Danemarck et barde fameux, qui, renfermé dans une prison par son ennemi, acheva tranquillement son hymne de mort, au milieu des serpents qui le dévoraient.

Il s'écriait : « O père de mon père !
Me verras-tu long-temps humilié ?
Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié ?
Tu me promis qu'un fidèle message
M'apporterait le signal du retour :
Sur les rochers qui bordent cette plage,
L'œil fixe, en vain je m'assieds tout le jour ;
Rien ne paraît. Dans ce triste séjour
Me faudra-t-il consumer mon jeune âge ?
Ah ! si j'obtiens ce signal désiré,
J'en fais serment au dieu de ma patrie,
Seul, sans escorte et sans crainte, j'irai
De ces Danois affronter la furie ;
Simple chanteur, j'irai, mon luth en main,
Du camp d'Ivar observer l'étendue,
Et, préparant l'attaque inattendue,
De la victoire apprendre le chemin.

Un heureux sort près d'Ivar me protége :
Quand des Danois je soutins les assauts,
Ivar absent, sur ses légers vaisseaux,
Suivait son frère aux côtes de Norwége.
Si mes exploits jusqu'à lui sont venus,
Mes traits du moins ne lui sont pas connus.
Sans défiance il m'ouvrira sa tente. »
Alfred ainsi trompait la longue attente,
Et les langueurs d'un pénible repos;
Mais quand du soir l'ombre voilait la terre,
Il s'arrachait à ses rêves de guerre,
Et tristement ramenait ses troupeaux.

De ton monarque ami sage et fidèle,
Noble Dévon! alors que faisais-tu?
Long-temps pour lui ton bras a combattu
Et, pour tenter une lutte nouvelle,
Tu rends l'audace à son peuple abattu.

De combattants une troupe aguerrie
Déja s'apprête à servir ton dessein;
Déja ta voix fait tressaillir leur sein
Aux noms sacrés de prince et de patrie.
Non loin du camp des farouches Danois,
De Sommerset la forêt solitaire
Voit sous son ombre accourir à-la-fois
Tous les héros, honneur de l'Angleterre.

Un jour Alfred, aux rayons du matin,
Était assis sur la déserte plage,
Et, de Dévon attendant le message,
Ses yeux erraient vers le sentier lointain.
A son oreille arrive un bruit soudain.
Entre le fleuve et l'aride clairière,
Passait Ubba; de six guerriers suivi,
Fier du butin dans sa course ravi,
Il retournait au camp d'Ivar son frère.

Alfred entend sa formidable voix,
Qui, résonnant sur la rive escarpée,
Criait ces mots aux pirates danois:
« Tout doit tribut aux enfants de l'épée!
Qui tient un fer, amis, possède tout!
La terre est vaste et nos biens sont partout!
Vous avez vu ces troupeaux qui bondissent?
Ils sont à nous; que vos mains les saisissent!
D'un tel présent rendons grace au destin;
Élançons-nous dans cette île sauvage,
Et sur ses bords préparons le festin. »
Il fend les flots et touche le rivage.
Ses compagnons le suivent.... Le berger
Posant son luth sur la roche prochaine,
Arme sa main du rameau d'un vieux chêne,
Marche au-devant du farouche étranger,
Et d'une voix menaçante et tranquille:
« Chef inconnu! qui t'amène en cette île?

Qu'y cherches-tu? réponds. — Ce n'est pas toi.
— N'avance pas. — Qui me le défend? — Moi.
— Quel chef puissant règne sur ce parage?
— Moi. — Tu me plais. Aurais-tu du courage?
— Tu le verras. — Je te protégerai.
Le camp danois vaut bien ton pâturage;
M'y suivrais-tu? — Je t'y précéderai.
— Quel es-tu donc? — Que t'importe? peut-être
Dans peu d'instants je me ferai connaître:
Combats toujours. — Tu vas, faible pasteur,
De cet acier sentir la pesanteur.
— Frappe, et tais-toi. » Frémissant de l'injure,
Ubba de l'œil quelque temps le mesure,
Et la vengeance est au fond de son cœur.
Mais, du combat craignant déja l'issue,
Tous les Danois sur Alfred élancés
Vont l'accabler; il lève sa massue,
Frappe, redouble, écrase à coups pressés

Les plus hardis à ses pieds terrassés.
Le reste au loin s'enfuit sur le rivage.
Ubba, les yeux étincelants de rage,
Fond sur Alfred; mais Alfred, sans terreur,
Lui laisse user sa force et sa fureur.
Bientôt, joignant la valeur et l'adresse,
De toutes parts il l'attaque, il le presse;
Seul il l'entoure, et le pâle Danois
Trouve en un seul dix guerriers à-la-fois.
Du fer rompu l'inutile poignée
Reste en sa main; il pousse un cri d'effroi.
Alfred s'arrête : et lui dit : « Remets-toi. »
Le fier Ubba voit sa vie épargnée;
Il s'en indigne : « Insolent! tu mourras. »
La forte hache arme aussitôt son bras.
Terrible, il lève au-dessus de sa tête
Le coup pesant que sa vengeance apprête.
A sa rencontre Alfred s'est élancé;

D'un choc affreux le Danois renversé
Succombe: « Eh bien! dit Alfred, que t'en semble?
Faible pasteur, j'ai vaincu le Danois.
Oseras-tu nier une autre fois
Que je sois pâtre et guerrier tout ensemble?
— Honneur à toi! » dit le fils de Recner;
Et pour frapper il soulève le fer.
Alfred échappe à sa rage trompée;
Des mains du traître il arrache l'épée,
Et d'un sang noir fait ruisseler les flots.
Interrompant sa menace inutile,
Le Danois rit, et meurt. Dans le repos
Tout rentre alors, et le berger tranquille
Va retrouver son luth et ses troupeaux.

FIN DU PREMIER CHANT.

ALFRED.

CHANT SECOND.

ALFRED.

CHANT SECOND.

Or maintenant, dis-nous, muse du Nord,
Quel fut d'Olgard le généreux transport,
Quand, rougissant d'une si faible gloire,
Edvin, pensif, lui conta sa victoire.
« Toi! leur vainqueur! O mon fils! à leurs coups
Quel sort heureux a donc pu te soustraire?
Eh quoi! toi seul contre eux tous! — Non, mon père
A mes côtés j'avais Ecbert et vous. »
Vous eussiez vu des feux du premier âge

Les yeux d'Olgard reprendre tout l'éclat:
« Que n'ai-je, ami, secondé ton courage?
Oh! si le ciel encore au vieux soldat
Eût accordé les honneurs d'un combat!...
Le temps n'est plus. Toi, fille aimable et chère,
Songe à présent qu'Edvin n'est plus pour nous
Un pâtre obscur; c'est le fils de ton père:
Par sa valeur il nous a sauvés tous;
Je te permets de le nommer ton frère. »

Alfred à peine entend ces derniers mots:
De longs regrets poursuivent le héros;
Il pense au jour de victoire et de fête
Où, tout ensemble et monarque et soldat,
Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadême il vit ceindre sa tête;
Il se souvient de ses nombreux exploits,
Quand de l'état les plus fermes colonnes

Tombaient sans lui sous l'effort des Danois,
Quand à leur joug il déroba sept fois
Son front chargé du poids des sept couronnes*.

Mais de leur trouble à peine revenus,
Les compagnons du guerrier qui n'est plus
Ont emporté sa dépouille mortelle.
Au camp danois arrivés lentement,
Des yeux d'Ivar ils cherchent un moment
A détourner cette image cruelle.
Ivar accourt, frissonne, et dit ces mots:
« Auprès de vous je ne vois point mon frère! »
L'un d'eux répond: « Il est avec son père;
Comme son père il est mort en héros. »
Triste, et les bras croisés sur sa poitrine,
Loin des guerriers Ivar alla s'asseoir.
Le scalde alors chanta: sous la colline

* L'heptarchie.

Le corps glacé reposait vers le soir.
Le jour suivant, à l'ombre fraternelle,
Ivar, tourné vers la tombe nouvelle,
Jure, au milieu du funèbre festin,
De consacrer à la flamme éclatante
Les deux captifs que leur fatal destin
Doit les premiers amener sous sa tente.
Levant au ciel un regard furieux,
Il en atteste Odin l'incendiaire*,
Et par le scalde en traits mystérieux
L'affreux serment est gravé sur la pierre.

Quelques Danois, vainement poursuivis,
Qui, des forêts repoussés vers la plaine,
En ce moment arrivaient hors d'haleine,
Viennent au chef apporter ces avis :

---

* *L'incendiaire* est une des nombreuses dénominations d'Odin.

« Chef! au combat le Saxon se prépare;
Le fier Anglais sort enfin du repos.
Un court trajet de leur camp nous sépare,
Et Sommerset voit flotter leurs drapeaux.
Ils sont nombreux : dans la forêt profonde
D'un vaste camp ils dressent l'appareil;
Nous les verrons avant que le soleil
Ait quatre fois plongé ses feux dans l'onde. »
Ivar écoute, et dit à ses soldats :
« Amis, buvez. Le retour des combats
D'un long repos vous épargne l'injure;
Ne craignez plus de mourir sans blessure.
Gloire au guerrier noblement terrassé !
Malheur au lâche! avec lui tout succombe :
L'oiseau d'oubli * vient chanter sur sa tombe;

---

* Expression souvent employée dans les poésies danoises.

Pour lui déja l'avenir est passé.
Buvez. » Il dit; les clameurs se confondent,
Et les échos en mugissant répondent.

Trois chefs alors s'approchent: « Noble Ivar,
Que des combats le jour enfin se lève!
Auprès du tien brillera notre glaive. »
C'étaient Usdal, et Tremnor, et Rismar.
Ces trois guerriers, qu'un même nœud rassemble,
Aux sœurs d'Ivar ont donné leur amour.
Du même flanc sortis le même jour,
Au sein des camps ils grandirent ensemble.
Leurs bras unis, sous le même étendard,
Frappent ensemble à travers la mêlée,
Comme à-la-fois la fourche au triple dard
D'un triple coup fend la terre ébranlée.
Mais nul danger digne de leur valeur
Ne s'est offert; de leurs armes encore

Nul attribut, nul signe ne décore
L'airain sans noms et l'acier sans couleur.
Ils ont juré leur chaîne fraternelle
De mériter une armure nouvelle,
Et dans ce jour veulent au prix du sang
Se délivrer de leur bouclier blanc.
Heureux, hélas! si le sort de la guerre
N'ordonne point que les trois compagnons,
Unis toujours, emportent sous la terre
Leurs boucliers sans couleur et sans noms!
« De votre bras je connais la vaillance,
Leur dit Ivar; amis, souvenez-vous
Qu'en vous mes sœurs chériront leurs époux,
Et méritez une illustre alliance. »

Mais cependant ces filles de Recner,
Prenant en main la navette de fer,
A la lueur d'une lampe magique,

Sous le rocher qui s'élève à l'écart
Ont commencé la trame fatidique
Qui des Danois formera l'étendard.
Dans leur beauté moins aimable qu'austère
On cherche en vain l'abandon si touchant;
Mais de leurs traits le noble caractère
Peint de leurs cœurs l'héroïque penchant.
Leur front est pâle, et leur regard est sombre;
Leurs noirs cheveux flottent désordonnés;
Et ces trois sœurs, se recueillant dans l'ombre,
Des sœurs d'enfer aux regards étonnés
Offrent ensemble et l'image et le nombre*.

---

* On supposait que trois déesses, messagères d'Odin, connues sous le nom générique de *Valkyries*, allaient au milieu des combats dispenser la victoire et désigner ceux qui devaient périr. Ces parques du Nord s'appelaient *Gadur*, *Rosta*, et *Skulda*.

Déja s'étend sur leur métier d'airain
Le long tissu qu'attachent deux épées;
Et lentement leurs voix entrecoupées
Chantaient cet hymne au sinistre refrain :

Odin se lève; Odin l'invulnérable
A par trois fois demandé son coursier,
Et des rameaux du frêne vénérable
A détaché l'étincelant acier.
La voix puissante ébranle au loin la terre,
Et retentit dans les antres du Nord.
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

De noirs corbeaux une troupe affamée
Au pied des monts vient de se rassembler,
Et, s'élevant entre la double armée,
Boit en espoir le sang qui va couler.
Fiers combattants qui joncherez la terre!
La Valkyrie a marqué votre sort.

Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Fatales sœurs! épargnez notre frère;
Gardez Ivar à nos embrassements:
Vengez d'Ubda la couche funéraire,
Et toutefois protégez nos amants.
Puissent leurs noms, terribles sur la terre,
Occuper seuls les cent harpes du Nord!
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Et du corbeau, l'emblême du carnage,
Sur l'étendard elles peignaient l'image*,
Non sans tracer les signes merveilleux
Par qui des morts la cendre est réchauffée,
Et qu'autrefois, dit-on, la vierge-fée

---

* L'étendard sacré des Danois s'appelait *Reifsein*, mot qui dans leur langue signifie *corbeau*.

Devers Upsal apprit à leurs aïeux.
L'ombre s'enfuit, le jour blanchit les cieux,
Et les trois sœurs travaillent sans relâche.
Le soir enfin les voit finir leur tâche,
En proférant des mots mystérieux.

Ivar des mains de ses trois sœurs chéries
Avec transport reçoit le don sacré;
Il le dévoue aux pâles Valkyries,
Et le suspend au chêne révéré.

Le même soir, dans l'île solitaire,
Alfred songeait au trône héréditaire;
Quand tout-à-coup s'élève un bruit léger...
Sur l'autre bord un voyageur l'appelle.
A cette voix, Alfred vers l'étranger
Guide aussitôt la légère nacelle:
De son ami c'était le messager.

« Au pâtre Edvin, conduis-moi.—C'est moi-même.
— Prends cet anneau; j'ai rempli mon devoir. »
Il dit, et part. Aux feux pâles du soir,
Le roi pasteur, saisi d'un trouble extrême,
Lut pour devise autour de l'anneau d'or
Ces mots gravés : SOMMERSET ! DIADÈME !
Et s'écria : « Je suis Alfred encor ! »
Tel un enfant de la libre Helvétie
Goûtait loin d'elle, au printemps de sa vie,
D'un nœud charmant l'innocente douceur :
Le ranz du pâtre un jour se fit entendre ;
A ces accents si connus de son cœur,
Mal du pays, mal douloureux et tendre !
Dès l'instant même il ressent ta langueur.
Le lac d'azur, le châlet, la prairie,
A sa pensée ont apparu soudain ;
Il voit déja dans l'horizon lointain
Fumer les toits de sa chère patrie.

Il reconnaît cette chaîne de monts
Qui dans les airs lèvent leur tête blanche,
Et croit ouïr dans les ravins profonds
Mugir long-temps la bruyante avalanche.
En vain l'amour gémit : le lendemain,
Abandonnant la plaintive étrangère,
De la montagne il reprend le chemin,
Et s'en retourne au pays de sa mère.
Tel est Alfred. Mais l'heure s'enfuyait,
Et les troupeaux rentrèrent sans leur maître ;
Et d'Edvitha le regard inquiet
Cherchait Edvin sans le voir reparaître.
De la chaumière elle sort en tremblant,
Pose dans l'ombre un pied timide et lent :
Le moindre bruit l'arrête ; elle frissonne
Quand sur ses pas le vent qui tourbillonne
A fait frémir le feuillage mouvant.
Se rassurant enfin, elle commence

Du roi banni la touchante romance,
Qu'à ses côtés Edvin chanta souvent.

Alfred, plongé dans sa mélancolie,
Errait encore au pied du mont voisin;
De longs soupirs s'échappaient de son sein.
Il écouta la cadence affaiblie
Du lai plaintif, et ces accents connus
Qui jusqu'à lui bientôt ne viendront plus;
Et, s'approchant de la beauté tremblante
Qu'il croyait voir pour la dernière fois,
Il répéta d'une voix triste et lente:
« Plaignez Alfred, et le destin des rois. »

Le lendemain, quand l'aube blanchissante
Perce à demi l'obscurité des cieux,
Le pâle Edvin d'Edvitha gémissante
Veut s'épargner les déchirants adieux.

Au lit d'Olgard, qu'un faible jour éclaire,
Il marche, et dit: « Bénissez-moi, mon père!
Je pars. « Olgard soupire, et lui répond:
« Je t'aimais trop, Edvin. Un deuil profond
Va désormais attrister ma vieillesse;
Tu manqueras long-temps à ma tendresse;
Mais tu le veux, dispose ton départ:
Songe parfois à mon humble demeure;
Sur ton chemin si tu vois un vieillard,
Songe un moment à celui qui te pleure. »
Tous deux long-temps se tinrent embrassés.
Olgard enfin s'écria; « C'est assez,
Mon cher Edvin! à la mâle rudesse
D'un vieux soldat sied mal tant de faiblesse.
Pars; comme moi va servir ton pays:
Pars; quelque jour tu reviendras, mon fils.
Tu reverras le vallon, la chaumière,
Mon Edvitha peut-être!... mais alors

Quand la nuit vint, sous l'humide feuillage
Il s'étendit, et reprit son voyage
Dès que l'aurore aux cieux fut de retour.
Mais, ô surprise! un sentier le ramène
Vers le séjour que la veille il quitta;
Il reconnaît sur la rive prochaine
L'humble cabane où respire Edvitha,
Et cet aspect l'attendrit et l'enchaîne.
Le fleuve ainsi, de détours en détours,
Toujours fuyant et revenant toujours,
Laisse à regret la rive accoutumée,
Où l'aubépine et la rose embaumée
Charmaient ses flots et parfumaient son cours.
Son cours l'appelle au séjour des orages:
Mais en quittant ces bords délicieux,
Le fleuve encor se plaît sous leurs ombrages;
A la prairie, aux parfums, aux rivages
Il semble encor murmurer des adieux.

Edvin s'écrie : « Est-ce un avis suprême
Qui vers ces lieux vient de me rappeler ?
Où vais-je, hélas ! L'incertain diadême
Vaut-il le sang qui bientôt doit couler ?
Du toit que j'aime, ah ! pourquoi m'exiler ?
Cachons mes jours sous le paisible chaume :
Fille d'Olgard ! tu les embelliras.
Ces prés, ces bois deviendront mon royaume,
Et mes sujets ne seront point ingrats. »

Disant ces mots, prompt comme la pensée,
Il s'élançait au rivage prochain,
Lorsque d'Ecbert l'écharpe balancée
Frâppa ses yeux... Ce ne fut point en vain.
Son front rougit, incliné vers la terre ;
Et jusqu'à l'heure où la nuit solitaire
Revint tomber sur les bois obscurcis,
De son aïeul il vit l'ombre royale

Qui, d'un pas ferme, à sès pas indécis
Ouvrait la route, et qui par intervalle
Le regardait, en disant: « Sois mon fils. »

FIN DU SECOND CHANT.

ALFRED.

CHANT TROISIÈME.

ALFRED.

CHANT TROISIÈME.

Du beau ramier gémissante compagne,
Que cherches-tu? Sans espoir de retour,
Ton jeune ami délaisse la montagne;
Du toit d'azur qui couronne la tour
Prenant son vol dans un ciel sans orages,
Il n'ira plus aux vallons d'alentour
Te retrouver sous les riants ombrages.
Douce colombe! au moins en ta douleur
Tu ne sais pas quel danger le menace;

Tu ne sais pas quelle imprudente audace
Lui fait braver les rets de l'oiseleur.

Fille d'Olgard ! tu gémissais comme elle ;
Comme elle en proie à de mortels ennuis,
Dans la langueur et des jours et des nuits,
Tu déplorais une absence cruelle.
Au bord des eaux tu le cherches ; tu crois
Sous la fraîcheur de la feuille légère
Entendre encore et ses pas et sa voix :
Non : c'est le bruit de la feuille des bois,
C'est du vallon la biche passagère.

Le soir, assise à côté de son père,
Elle lui dit, et non pas sans rougeur :
« Votre Edvitha doit vous ouvrir son cœur.
J'aimais Edvin, je l'aimais plus qu'un frère...
Mais d'un penchant si fatal et si doux

Edvin jamais ne surprit le mystère;
Il n'est connu que du ciel et de vous.
—Edvin t'aimait!—Respectueux et tendre
Il se taisait, mais parfois un regard
Timidement savait se faire entendre.
—De ton Edvin j'ai pleuré le départ;
Dans ton Edvin j'eusse embrassé mon gendre;
Et ton bonheur...—Mon père, il est trop tard
A le revoir je n'ose plus prétendre.
Qui sait, hélas! en sa route égaré,
Edvin peut-être aux périls est livré?...
Ah! dissipez mon trouble involontaire...
Dans la chapelle antique et solitaire,
Au fond des bois un ange est révéré,
Des voyageurs c'est l'ange tutélaire.
Allons tous deux le prier pour Edvin;
Jamais, mon père, on ne le prie en vain.
Pour un seul jour quittons notre ermitage. »

Ton vœu me plaît, et mon cœur le partage,
Répond Olgard. Et, dès le lendemain,
De la chapelle ils prirent le chemin,
Pour accomplir leur saint pèlerinage.

Alfred, hélas! a besoin de leurs vœux.
Errant, perdu sous des bois ténébreux,
Des noirs taillis, non sans inquiétude,
Il traversait la morne solitude.
Ses traits pâlis de sueur sont trempés;
La soif le brûle et la faim le dévore;
Et les lueurs du perfide phosphore
Loin du sentier guident ses pas trompés.
Le vent mugit dans la cime des chênes;
Les loups cerviers hurlent sur son chemin,
Il les entend, aux cavernes prochaines,
Se disputer quelque ossement humain.
A son oreille incessamment frappée

Dans le lointain se prolongent les cris
De ces corbeaux que sa vaillante épée
Du sang danois a si long-temps nourris.
Durant deux jours, durant deux nuits entières,
Le gland du chêne et l'herbe des bruyères
Du roi proscrit furent le vil repas;
La ronce aiguë et la sanglante épine
Battaient son front, déchiraient sa poitrine:
Vaines douleurs! il ne les sentait pas.
Mais à la fin, triste et l'ame oppressée,
Il suspendit sa marche, et le sommeil
Ferma bientôt sa paupière lassée.
Un songe heureux consolant sa pensée
Vint doucement retarder son réveil.
Il lui sembla qu'un fleuve de lumière
Vers l'occident s'élançait à sa voix,
Et de ces bords sans culture et sans lois
Allait percer l'obscurité première.

Il croyait voir, d'avance retracé,
Ce monument de gloire et de sagesse *,
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.
Il retrouvait dans sa magnificence
Cette cité des antiques Romains,
Où de Léon les paternelles mains
L'avaient marqué du sceau de la puissance.
Les orateurs, les sages, les guerriers
Sortaient pour lui de leurs tombes muettes;
En écoutant la lyre des poètes,
Il s'égarait en des bois de lauriers.
Souvent, assis dans la grotte fleurie,
Nouveau Numa près d'une autre Égérie,
Il entendait cette sublime voix
Des immortels qui conseillent les rois,

* L'université d'Oxford.

Et recueillait pour sa noble Angleterre
De ces leçons le trésor salutaire.
Bientôt il donne à ses vastes projets
L'appui des lois sagement dispensées;
Monarque et père, il veut voir ses sujets
Libres toujours ainsi que leurs pensées *.
Les grands soumis, par leurs égaux jugés **,
Sont tour-à-tour et vengeurs et vengés;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.

Alfred s'éveille; et ce grand avenir
A de ses maux chassé le souvenir.
L'espoir renaît dans son ame accablée.

---

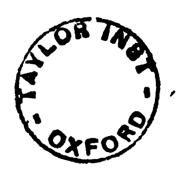
* Mot d'Alfred lui-même dans son testament.

** L'institution du jury.

Mais quel aspect pour son regard ravi!
Du roc altier que ses pas ont gravi,
Il aperçoit la plaine et la vallée.
Impatient, il sort de la forêt,
Cherche, et déja son trouble recommence;
Quand a ses yeux confusément paraît
De l'ennemi la forteresse immense.
Pourquoi faut-il que ses pas ralentis,
Par la fatigue enfin appesantis,
Secondent mal l'ardeur qui le dévore!
Mais les échos de la roche sonore
A son oreille apportent à-la-fois
Les rauques sons des trompes du Danois,
Et des clameurs plus bruyantes encore.
De quel bonheur Alfred est enivré!
D'un pied rapide il franchit la distance
Qui des Danois le tenait séparé,
Au milieu d'eux passe sans résistance,

Et près d'Ivar a bientôt pénétré.

Du sombre Ivar la fureur vengeresse
Accomplissait sa fatale promesse;
Et deux captifs, dès l'aurore amenés,
Allaient périr au bûcher condamnés.
Vers la colline où repose son frère
Les feux ont lui; le dévorant brasier
Doit consumer et la fille et le père,
Emprisonnés dans l'homicide osier.



Mais la beauté qu'à la flamme on destine
Pourrait d'Ivar charmer le désespoir...
« Non, dit Ivar, regardant la colline :
Ubba n'est plus, je ne veux point la voir. »

Un serviteur vigilant et sévère
Paraît soudain : « De la terre étrangère

Un inconnu vient d'arriver ici.
— Qu'on le saisisse! — Il a nommé ton père.
— Qu'il reste libre et vienne! — Le voici.
Ton nom? — Edvin. — Ton pays? — La Scanie.
— Et que veux-tu, jeune barde? — Te voir,
Et de ce luth essayer le pouvoir.
— Qui t'enseigna la divine harmonie?
— Ton père. — Chante, et je vais le savoir.»
Du nom d'un père ô puissance suprême!
Le dur Ivar se sent ému lui-même
Au nom chéri devant lui prononcé.
A ses regards soudain se représente
Du vieux Recner l'attitude imposante,
Quand, tout entier de serpents enlacé,
Il acheva son hymne commencé.

Quelques moments Edvin reste en silence;
Il se recueille, et, bientôt inspiré,

Confie au luth ce chant non préparé
Qu'Ivar écoute, appuyé sur sa lance.

Le grand Odin me recommande à toi,
Fils de Recner, honneur de sa mémoire!
Je sais un chant qui donne la victoire;
Recner jadis le répéta pour moi.

Je sais un chant qui soumet à sa loi
Le noir sépulcre et la mort éternelle:
Le corps glacé que par trois fois j'appelle
Se lève, et vient converser avec moi.

Je sais un chant que la fille du roi
Voulut apprendre : elle était jeune et belle;
Mais ce doux chant qui rend l'amour fidèle,
Je l'ai gardé pour ma sœur et pour moi.

Je sais un chant qui dissipe l'effroi :
Ton père encore à son heure suprême

Le redisait; je le redis moi-même,
Quand les serpents sifflent autour de moi.

Je sais un chant qui sur le front d'un roi
Peut replacer la couronne usurpée;
Du plus vaillant il fait tomber l'épée...
Et dès demain tu l'apprendras de moi.

Ton chant me plaît; je veux l'entendre encore,
Barde! et ta bouche a dit la vérité.
La voix des vents dans le chêne agité,
Le bruit lointain de la vague sonore,
Même l'accent des beautés que j'adore,
Ont moins d'attraits pour mon cœur enchanté.
Reste avec nous; et si la Valkyrie,
Le doigt tendu, me désignait au fer,
Pour qu'en riant j'abandonne la vie,
Tu me diras la chanson de Recner.
Viens! tu parais fatigué du voyage:

Dans les longs flots d'un savoureux breuvage
Goûte le suc de nos miels le plus doux.
A ce lait pur joins la hure sauvage
D'un sanglier qui tomba sous mes coups. »
Edvin s'assied. Une chair succulente
A ranimé sa force chancelante.
Le front moins pâle, il se lève. Soudain
Avec transport Ivar saisit sa main :
« Vois-tu d'ici la flamme qui pétille ?
Dans cette flamme un vieillard et sa fille
Avant la nuit termineront leur sort :
Tu chanteras leur cantique de mort.
— Non, dit Edvin ; c'est pour une autre fête,
Ivar, et non pour celle qui s'apprête,
Que je réserve un cantique sacré :
Fils de Recner ! crois un barde inspiré :
Un dieu m'a dit, et je viens te redire
Qu'un autre sang en offrande est promis,

Le sang d'Alfred : Alfred encor respire ;
Le sort d'Alfred en tes mains est remis.
— Alfred ! Alfred !... cria d'un ton farouche
L'affreux Ivar, le rire sur la bouche.
— Un dieu l'a dit, reprend Edvin. Souvent
Les dieux du ciel au barde solitaire
Ont révélé les destins de la terre.
Tes yeux dans peu verront Alfred vivant ;
Retiens ces mots que ma bouche profére ;
Il est vivant ; j'en jure par ton père.
— Serait-il vrai, Barde ?... Que m'as-tu dit ?
D'étonnement je demeure interdit.
Des prisonniers voués au sacrifice
En ta faveur je suspends le supplice ;
J'en jure Odin. Mes scaldes assemblés
Sous le vieux chêne, à l'heure des ténèbres,
Commenceront les mystères funèbres ;
A leurs accents les tiens seront mêlés.

Évoque Alfred ; il t'entendra peut-être. »
Alfred répond : « Dans le combat prochain
Je te promets de le faire apparaître.
Crois-moi : jamais je ne promis en vain.
— Si jusque-là s'élève ta puissance,
S'écrie Ivar, de ma reconnaissance
Je te destine un gage solennel.
Oui, dans ma coupe épuisant l'hydromel,
Tu dormiras sous ma tente dorée ;
Les chants d'amour berceront ton sommeil :
Le lendemain, de la vierge éplorée
Dont j'ordonnais le mortel appareil,
Tu recevras le baiser du réveil,
Et sa pudeur sera pour moi sacrée.

Comme il parlait, du soleil qui s'enfuit
Les traits mourants dans l'onde s'affaiblissent.
Scaldes, venez ! Que les harpes s'unissent

A vos refrains plus tristes que la nuit !

Ils sont rangés autour du chêne immense :
Le rit lugubre au même instant commence ;
Et quatre fois dans les antres du Nord
Mugit le son du bouclier de mort.
Près des faucons la cavale égorgée,
A la lueur du chêne étincelant,
Se débattait sur le tertre sanglant :
Dans le sang pur la coupe s'est plongée,
Puis à la ronde elle va circulant.
Des assistants la lèvre s'y colore.
Alfred, prenant la coupe tiède encore :
« Danois, dit-il, ne réservez qu'à moi
Le chant de mort... Ivar ! je bois à toi.
Redis tout bas les paroles sacrées * ;

* Les *mots runiques*, langage mystérieux enseigné par Odin, et ignoré du vulgaire.

Rien ne résiste à leurs charmes puissants.
Scaldes ! touchez les cordes inspirées,
Et qu'à ma voix répondent vos accents !

ALFRED.

Scaldes, chantez ! Sur l'autel du carnage
Est attendu l'aigle tombé des cieux :
Assez long-temps au fond du marécage
Il a caché les éclairs de ses yeux.

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant !

ALFRED.

Scaldes, chantez ! pressez l'heure fatale :
L'aigle insultant se rit de vos lenteurs.
Attendez-vous que son aile royale
Renverse autel et sacrificateurs ?

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,

Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant!

ALFRED.

Scaldes, chantez! Et toi, saisis le glaive,
Car de tes mains l'aigle peut s'échapper;
Il est tombé: tremble, s'il se relève!...
Plus redoutable, il viendra te frapper!

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore!
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant!

Du chant de mort telle était l'harmonie:
Et, poursuivant sa tranquille ironie,
Au son du luth Alfred, le front serein,
Accompagnait leur atroce refrain.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

ALFRED.

CHANT QUATRIÈME.

ALFRED.

CHANT QUATRIÈME.

« N'en doutez pas, c'est lui, c'est lui, mon père !
J'ai de son luth reconnu la douceur.
C'était sa voix : cette voix toujours chère
A retenti jusqu'au fond de mon cœur.
— Y songes-tu, ma fille, quel prodige
L'eût amené dans ce séjour d'effroi ?
— C'est lui, mon père ! — Il maudissait son roi ;
Le pourrait-il ? Détrompe-toi, te dis-je. »
Dans une tour, sur le tertre voisin,

Ainsi parlait à sa fille éperdue
Le vieux Saxon dont la mort suspendue..,
C'était Olgard, et l'amante d'Edvin.

Mais la nuit règne, et les autans mugissent;
Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants, les ris désordonnés,
L'aigre dispute et les cris forcenés.
L'affreuse Orgie et la Débauche immonde,
La coupe en main, circulent à la ronde.
Le frêne antique et les chênes altiers
Sont dévorés par la flamme éclatante,
Fournaise immense, où des bœufs tout entiers
Tombe à grand bruit la masse palpitante.
La flamme à peine a coloré leurs flancs,
Que par lambeaux leur chair est arrachée,
Et que leurs os dont la terre est jonchée
Loin du festin roulent, noirs et brûlants.

De tous côtés les coupes étincellent;
De tous côtés les breuvages ruissellent;
Et les soldats, près des foyers ardents,
Hurlent en chœur des refrains discordants.

Parmi les chefs assemblés sous sa tente,
Le sombre Ivar de moment en moment,
D'un air distrait, verse et boit froidement
Et l'hydromel et la bière écumante.
Au vieux Recner il songeait, et son œil
Cherchait le barde assis non loin du seuil:
« Approche, Edvin! parle-moi de mon père;
Ainsi qu'à moi sa mémoire t'est chère,
Buvons à lui: remplis la coupe d'or,
Et vide-la pour la remplir encor! »
L'instant d'après, frémissant de colère,
Ivar se lève, et, déja chancelant:
« Ta coupe, Edvin! Bois au trépas sanglant

Du meurtrier qui m'a privé d'un frère.
— Arrête, Ivar!... Le luth mélodieux
Ne s'unit point à la coupe d'ivresse;
Le barde austère a besoin de sagesse :
Sobre ici-bas, je boirai chez les dieux. »

D'Ivar pensif le front alors s'abaisse;
D'une voix sombre il prononce ces mots:
« Fidèle Ubba, l'ami de ma jeunesse,
Qui partageais mes plaisirs et mes maux!
Tu n'es plus là. Dans l'amère tristesse,
Le cœur d'Ivar lentement se flétrit;
Le plus doux miel sur mes lèvres s'aigrit. »
Et sa fureur tout-à-coup se ranime:
« Ouvre la tour, impétueux Rismar!
Amène-moi l'une et l'autre victime;
Je veux les voir. — Que vas-tu faire, Ivar?
S'écrie Edvin. Songe à la foi jurée.

—Oui. Ma parole en tout temps fut sacrée :
Songe à la tienne, Edvin. — Rassure-toi.
A sa promesse Edvin sera fidèle.
Demain, aux feux de l'aurore nouvelle,
Alfred ici doit paraître avec moi. »
Il dit. Rismar, sous la tente guerrière,
Au chef danois amène brusquement
Le vieux captif, la jeune prisonnière...
Edvin recule. Un cri d'étonnement
Va le trahir ; mais la fille et le père,
Déguisant mieux leur trouble et leur effroi,
Gardent tous deux un visage sévère.
« Où t'ai-je vu, jeune barde ? et pourquoi
Cette surprise... — Hélas ! pardonnez-moi,
Noble vieillard, et vous, belle étrangère,
Un doux prestige avait trompé mon cœur ;
J'ai cru revoir et mon père et ma sœur.
— Jusqu'à demain sous la prochaine tente

Vous resterez, gardés par mes soldats,
Captifs! Demain, la vie ou le trépas.
Malheur à vous, s'il trahit mon attente.
—Malheur à moi plutôt!... reprend Edvin.
Infortunés, comptez sur moi; j'espère
Qu'en vous ici je n'aurai pas en vain
Revu ma sœur et retrouvé mon père.
—Prends, dit Ivar, prends ton luth inspiré.
Les fiers accords plaisent au Scandinave;
Va, dans ce camp au tumulte livré,
A mes guerriers chanter l'hymne du brave;
Tu me réponds d'eux tous—Sois sûr de moi.
Je te l'ai dit, Ivar, tu peux m'en croire:
Je sais un chant qui donne la victoire,
Je sais un chant qui dissipe l'effroi. »
Soudain il part; dans sa marche discrète
Observant tout, les passages ouverts,
Les feux éteints, et les postes déserts.

Là, dérobant son approche secrète,
Il entrera par des chemins couverts;
Là, des Danois prévenant la retraite,
Il leur destine ou la mort ou les fers.
Tout est prévu, tout est dans sa pensée,
Et sa victoire est déja commencée.
Prudent, il chante; et les Danois ravis
Prêtent l'oreille à ces trompeurs avis:

Buvez, buvez, en attendant l'aurore!
Qu'elle vous trouve au milieu des festins.
Buvez, buvez! Le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Chantez, chantez! Que votre voix sonore
Frappe l'écho des rivages lointains.
Chantez, chantez! le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Dormez, dormez! En attendant l'aurore,
Rêvez la gloire et les futurs destins!

Au vaste sein de la forêt obscure
S'ouvre et s'étend un cirque sans mesure,
Désert sauvage, et dont les pas humains
Ont rarement fréquenté les chemins.
Inébranlable, un majestueux chêne,
Seul, se balance au milieu de la plaine,
En vain battu des tempêtes du Nord.
Tel un héros, seul avec son courage,
Résiste seul aux efforts de l'orage,
Et sans plier soutient les coups du sort.
Sur ce rameau le grand Alfred lui-même,
Partant, hélas? incertain du retour,
Vint tristement poser son diadême,
Et s'enfonça dans les bois d'alentour.
Dévon, au pied de l'arbre solitaire,
A la clarté des flambeaux pétillants,
Avait conduit les chefs les plus vaillants.
Il leur disait : « Soutiens de l'Angleterre !

De vous dépend le destin de la guerre.
Jadis Alfred vous guidait aux exploits;
Vengez Alfred, ou du moins sa mémoire,
Et que son nom, gage de la victoire,
Porte la mort dans le camp du Danois!
Ces feux épars, cette nuit, ce silence,
Ce chêne altier qui dans l'air se balance,
Ces ornements suspendus sur nos fronts,
Et qui d'Alfred rappellent les affronts,
Tout semble ici nous parler de vengeance.
Vengeons Alfred! Eh! que diriez-vous tous
Si du tombeau sa grande ombre échappée,
Sous ce feuillage, aux lueurs de l'épée,
Apparaissait pour combattre avec nous? »
A cette image, au saint nom de leur maître,
Tous répétaient: « Puisse-t-il apparaître!
— Braves amis! Alfred est devant vous, »
Dit le héros: et la troupe étonnée

« Éloignez-vous, tristes pressentiments!
Se disait-il; le lien des serments,
Lien sacré pour la Scandinavie,
Retient d'Ivar la fureur asservie;
Ivar lui-même, à l'aspect de la mort,
De ses captifs abandonnant le sort,
Ne songera qu'à défendre sa vie.
A mon exil toi qui vins m'arracher,
Dieu protecteur! que ta bonté suprême
Brise le glaive, éteigne le bûcher!
Veiller sur eux, c'est veiller sur moi-même. »

Mais sous sa tente Ivar préoccupé
D'un trouble extrême est tout-à-coup frappé:
« Le jeune barde est lent à reparaître!
S'il m'abusait!... Si le guerrier danois...
Cet inconnu ne serait-il qu'un traître?...
Et ces captifs qu'il semblait reconnaître?

Et son maintien, et ses yeux, et sa voix?...
Serait-il vrai qu'en un perfide piége?..,
Éclaircissons le doute qui m'assiége. »
Et s'élançant vers les deux prisonniers :
« Répondez-moi; parlez sans imposture,
Et prévenez l'effroyable torture
Qui vous attend sur des ardents brasiers!
—La vérité sur mes lèvres réside,
Répond Olgard; je la dis sans trembler.
Un seul instant j'ai pu dissimuler,
Et j'en rougis. — Tu connais le perfide
Qui dans ces lieux est venu sur tes pas?
Dis. — A ce nom je ne le connais pas.
—Ce jeune barde, est-ce Edvin qu'il s'appelle?
—Oui.—D'où vient-il?—De mon humble séjour.
Hier pour lui, dès le lever du jour,
Nous cheminions vers l'antique chapelle;
Au bord lointain, pour lui notre ferveur

Allait du ciel implorer la faveur,
Quand un ramas de brigands scandinaves
Vint nous surprendre et nous fit tes esclaves.
—Et cet Edvin, quand doit-il revenir?
—Demain, cruel, armé pour te punir.
—Qu'oses-tu dire, étranger téméraire?
Quoi! ce chanteur...—Il a tué ton frère,
Et chez les morts il va vous réunir. »
Ivar frémit; la rage le consume:
« Courez, soldats! que le bûcher s'allume,
Et qu'à l'instant ces captifs abhorrés
Au sein des feux expirent dévorés!
Du vaste camp parcourez l'étendue;
Que l'insolent soit saisi!... Malheureux,
Tu m'appartiens, et la mort qui t'est due
Consolera mon désespoir affreux. »
Comme il parlait, un bruit confus s'élève;
Il voit dans l'ombre étinceler le glaive,

Frappe son front, et crie à ses soldats :
« Je suis trahi ; mais frémisse le traître !
Vous, des captifs ne vous éloignez pas ;
Vous, redoublez les feux ; bientôt peut-être
Je reviendrai jouir de leur trépas. »
Il est parti. Déjà sur son passage,
Au bruit du cor ses Danois réveillés
Sont accourus avec des cris de rage,
Ivres encore, et d'armes dépouillés.
Des longs débris de l'orgie infernale
Que sur leurs pas la terre encore étale
Ils sont armés : les hideux ossements,
Du front des bœufs l'armure menaçante,
La coupe énorme et les tisons fumants,
Tout sert de glaive à leur main frémissante.
A pas pressés Tremnor, Usdal, Rismar
Suivent de loin l'audacieux Ivar :
Ivar, hurlant, court à travers la plaine ;

Sans s'arrêter, il renverse, il entraîne,
Ouvre les rangs, abat les étendards;
Du large glaive et de la double hache
Il perce, il tranche, il brise, et sans relâche
Au même instant frappe de toutes parts.
De toutes parts les hordes scandinaves,
Parmi les rangs des Saxons étonnés
Ont répandu leurs flots désordonnés :
Tel un volcan précipite ses laves
Du haut des monts par ses feux sillonnés.
A leurs efforts, un moment redoutables,
A leur audace et sans règle et sans frein,
Bientôt Alfred oppose un mur d'airain.
Ses bataillons, serrés, impénétrables,
Autour de lui viennent se rallier;
Et des Danois l'attaque repoussée
Faiblit, pareille à la flèche émoussée,
Qui d'un vain bruit frappa le bouclier.

Devant ses pas, Alfred voit sur la terre
Morts et mourants au loin s'amonceler,
Et frémissant des horreurs de la guerre :
« Le sang d'un seul, dit-il, pouvait couler.
Superbe Ivar, où donc est ton audace ?
A t'appeler j'ai fatigué ma voix.
De te chercher une dernière fois
Je daignerai te faire encor la grace. »
Et dans la foule il court se replonger.
Dévon le suit, et bientôt le devance :
A son monarque épargner un danger,
Combattre Ivar, telle est son espérance.

Tandis qu'Alfred, du haut d'un roc voisin,
A son appel entend répondre enfin,
Parmi les rangs le Danois intrépide
Court furieux : « Qui m'appelle ? — C'est moi.
— Qui donc ? — Dévon. Arrête, et défends-toi. »

Et de leurs coups un échange rapide
Au même instant fait scintiller dans l'air
En fer croisé l'étincelant éclair.
Le cimeterre à la pointe luisante,
Aux deux tranchants récemment aiguisés,
Trahit d'Ivar les efforts épuisés;
Il se saisit de sa hache pesante:
Soin superflu! Par Dévon assailli,
Il pare en vain l'atteinte de l'épée;
Deux fois déja son sang a rejailli,
Et sa cuirasse en est toute trempée.
Dans le passage ouvert avec effort
Au sein durci de la cuirasse épaisse,
L'ami d'Alfred espère avec adresse
Plonger ensemble et le fer et la mort:
Ivar recule et trompe son attente;
Son fer se rompt sur l'armure éclatante.
Ivar joyeux triomphe... Alfred paraît,

Baisse son casque, et lui dit : « Es-tu prêt ? »
A cette voix, que pourtant il déguise,
A cette taille, à ce port de héros,
Le Scandinave est saisi de surprise.
« As-tu besoin d'un instant de repos ?
Lui dit Alfred, je te l'accorde.—Guerre !
Répond Ivar, du pied frappant la terre,
Et par ces mots se croyant offensé :
« Vois si mes coups partent d'un bras lassé. »
En même temps, plus prompt que la tempête,
D'Alfred tranquille en fureur s'approchant,
Sur le cimier qui décore sa tête
Il fait tomber le rapide tranchant.
Le haut cimier à la crête dorée,
Brisé sans peine, a tournoyé dans l'air ;
Mais le tranchant, repoussé par le fer,
Glisse en sifflant sur l'épaule effleurée.
Alfred échappe à l'effort meurtrier ;

Il y répond d'un coup épouvantable,
Que, sans l'airain de l'épais baudrier,
Aurait suivi la mort inévitable.
Le chef danois vomit des flots de sang,
Et fuit... Alfred s'attache à sa poursuite.
Tremnor d'Ivar veut protéger la fuite,
Mais de Tremnor Alfred ouvre le flanc.
Rismar frappé tombe. Levant la lance,
Usdal en vain leur promet la vengeance;
Et tous les trois atteints du même fer...
Pleurez, pleurez, ô filles de Recner!
Dieu! les voici. La tête échevelée,
Le front livide, au fort de la mêlée,
De trois coursiers plus blancs que les frimas
Leurs cris aigus précipitent les pas,
Les pas sanglants... Hélas! que faisaient-elles?
Sans le savoir ces amantes cruelles
Ont, sous les pieds de leurs coursiers fumants,

Foulé le corps de leurs pâles amants.

De ces trois sœurs l'approche inattendue,
Leurs noirs cheveux, leurs cris, leur main tendue,
Leurs blancs coursiers aussi prompts que l'éclair
Jettent l'effroi dans la foule éperdue;
Les fils d'Odin, laissant tomber le fer,
Poussent des cris et détournent la vue.
Ils croyaient voir les trois parques du Nord,
Quittant pour eux la demeure éternelle,
Paraître ensemble, et du signe de mort
Les désigner pour leur moisson cruelle.
Alfred accourt, Alfred habilement
Sait profiter de leur saisissement;
Autour de lui la mort se multiplie.
Rapide, il fond sur la troupe qui plie,
L'enfonce, et seul, d'ennemis entouré,
Prend de ses mains leur étendard sacré.

Au nom d'Alfred, le vieil Olgard surpris
Croit qu'un vain songe a troublé ses esprits.
Il veut parler, et sa parole expire.
A ses côtés son Edvitha soupire.
Elle compare (et non pas sans effroi)
Le nom de prince et le nom de bergère,
Et dans Edvin, qu'elle appelait son frère,
Gémit tout bas de retrouver son roi.
Tandis qu'Alfred les contemple en silence,
Ivar lui dit : « Perce-moi de ta lance;
Délivre-moi du jour. — Moi, t'immoler!
Non, tu vivras; je veux te consoler.
Je te rendrai le glaive, la puissance,
Le bonheur même. — Hélas! me rendra-t-on
De mes travaux le brave compagnon?
J'ai tout perdu, tout jusqu'à la vengeance.
Mais dis : mon frère est-il mort sous tes yeux?
- Oui, sous mes yeux. - Comment? - Calme et farouche.

Est-ce là tout ? — Le rire sur la bouche.
— Je suis content, mon frère est chez les dieux. »
La sombre joie a passé dans son ame ;
Son front est calme et son sourire amer :
Au sein des feux il s'élance, et la flamme
Ensevelit l'héritier de Recner.

De cette scène imprévue et cruelle
Alfred ému se détourne ; ses yeux
Cherchent Dévon : « Ami brave et fidèle,
Viens recevoir ce fer victorieux,
Trop faible prix de ton généreux zèle. »
Il ajouta : « Je vous délivre tous,
Danois ! vos fils béniront ma mémoire ;
Votre vainqueur entre son peuple et vous
Partagera son vaste territoire.
Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien,
Vous quitterez l'aveugle idolâtrie ;

Et sur vos fronts le signe du chrétien
Vous ouvrira la céleste patrie.
Londres bientôt reconnaîtra son roi:
Vous m'y suivrez; et les Danois fidèles,
Soumis sans honte, et libres sous ma loi,
A mes sujets serviront de modèles. »
Il parle encor; leur cri de liberté
Frappe déja la plaine et le rivage;
Et de leurs mains sur un tertre sauvage
Le grand Alfred en triomphe est porté.
Le vieil Olgard tombe aux pieds de son maître.
« Vous à mes pieds! Ah! venez sur mon cœur.
Je suis Edvin, et je veux toujours l'être;
Soyez mon père, Olgard! A mon bonheur
Il manque un bien dont mon ame est jalouse:
Sous la chaumière Edvitha fut ma sœur,
Que sur le trône elle soit mon épouse! »
Le front d'Olgard de rougeur s'est couvert,

Tant le confond une faveur si grande!
Alfred alors : « Sais-tu, soldat d'Ecbert,
Que par ma voix Ecbert te la demande ?
Sais-tu, vieillard, qu'un soldat tel que toi
Peut honorer la famille d'un roi? »
L'heureux Olgard s'incline; et de son père
Alfred obtient la main de la bergère;
Et, la guidant vers le tertre isolé,
Il la présente à ce peuple assemblé :
« Dignes Saxons! valeureux Scandinaves!
Leur a-t-il dit, reconnaissez-la tous,
C'est votre reine; elle est digne de vous,
Et la beauté doit régner sur les braves. »
A ces accents, qui font battre son cœur,
La jeune reine, encor simple et timide,
Ne répond rien, mais lève avec lenteur
Son doux regard et sa paupière humide,
Pour contempler ce roi qui fut pasteur.

Alfred, assis au trône d'Angleterre,
Songeait souvent à l'île solitaire.
De chaque année il consacrait dix jours
A visiter cette modeste plage :
Son Edvitha l'accompagnait toujours.
Olgard long-temps, malgré le poids de l'âge,
Suivit leurs pas ; et son toit protégé
Fut désormais en chapelle érigé.
En lettres d'or, sur un autel d'albâtre,
On y grava le nom des deux époux ;
Et le saint lieu, conservé jusqu'à nous,
Se nomme encor *la Chapelle du Pâtre.*

FIN DU TOME I.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

T.77



